

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 2.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 11 JANVIER 1883

## SOMMAIRE

TEXTE : Petite chronique, par J. W. M.—Les sourds-muets.—Le rêve d'Antoinette. conte du jour de l'an pour les petits enfants, par Josephite.—Le déjeuner.—La dame ou le tigre. Choses et autres.—L'ère d'apaisement.—De tout un peu.—Poésie : Les chats, par Stanislas de Guaita.—Envers et contre tout, par André Gérard (suite).—La caisse 5772, par Camille Lemonnier.—Le nouveau Troppmann.—Notes commerciales.—Nouvelles diverses.—Les échecs.—Variétés.—Le jeu de dames.

GRAVURES : La vierge au chapelet.—Type de beauté.—M. Lachaud, célèbre avocat, décédé à Paris.—Le déjeuner, tableau de M. Philippe Rousseau.

## PETITE CHRONIQUE

A PROPOS DES CANDIDATS AUX EXAMENS DU SERVICE CIVIL À ONTARIO

Un humoriste français, ami de Balzac, à qui, dit-on, il avait inspiré plus d'idées, Laurent-Jan, a ainsi défini le bourgeois :

“ En supposant un vase qui, se jetant de lui-même d'un cinquième étage, s'étonnerait de se briser, puis une fois raccommodé se rejeterait de nouveau pour se rebriser, se r'étonner et recommencer toujours avec la même stupidité suivie de la même stupéfaction, on peut se faire une idée à peu près exacte du bourgeois sous la face politique.”

Cette définition du bourgeois français donnée par l'ami de Balzac, peut s'appliquer avec une étonnante exactitude à plus d'un journal d'Ontario.

Se “ jeter ” et se “ rejeter ” sur Québec et ses habitants ; manger du Canadien-Français, est un besoin qui existe à l'état endémique dans la province supérieure. Personne n'ignore ces choses-là.

\* \*

Le *Sentinel Revier*, de Woodstock — le dernier “ vase ” qui nous est tombé dessus—contenait un tas de choses stupides et stupéfiantes à l'excès. Voyez seulement le dessus : “... Le fait est que Québec est sans espoir en arrière du siècle. Sa population rurale est pauvre, mal élevée...” Le *Times*, de Winnipeg, s'est chargé du raccommodage.

Au cours de l'opération, le journal de la capitale du Nord-Ouest faisait remarquer qu'à Toronto, l'autre jour, lors des examens des candidats au service civil, on avait demandé de partager \$20,000 entre deux personnes, de manière que l'une d'elle eut \$1,000 de plus que l'autre, et que tous les candidats, sans en excepter un seul, avaient répondu que A devait avoir \$11,000 et B \$9,000.

On peut certainement avancer, disait le *Times*, qu'il n'y a pas un gamin fréquentant une école dans la paroisse la plus reculée de la province de Québec qui n'eût pas répondu correctement à cette question.

Le *Times* a raison.

Hier, j'ai pu vérifier au-delà de tout doute l'assertion de notre défenseur de Winnipeg. C'était à Ste-Luce, à l'école modèle dirigée par les demoiselles Dugal. J'avisé un gamin de 7 à 8 ans, et lui pose précisément la question qui a si vivement frappé les aspirants aux emplois publics d'Ontario. Mon gamin un peu étonné d'abord, regarde le plafond un instant comme pour s'inspirer, puis, saisissant tout à coup le crayon de craie traditionnel, trace en un tour de main sur le tableau noir la solution suivante—que je copie textuellement :

\$20,000—\$1,000 : 2—\$9,500, part de B, \$9,500—  
\$1,000—\$10,500, part de A.

\* \*

Sans doute que l'école de mesdemoiselles Dugal est dirigée avec une rare habileté ; mais, mon Dieu ! combien d'autres petits Canadiens ne rencontrerions-nous pas partout dans nos campagnes les plus reculées qui pourraient en remonter à leurs grands frères d'Ontario !...

Et pourtant, ces grands frères-là, si forts sur la science des nombres, accapareront les emplois publics, soyez-

en sûrs ! Qu'une situation devienne vacante ; arrive une sinécure à donner ; une charge honorifique ou payante quelconque à créer, et allez voir à qui le lot, le plus gros, le meilleur, écherra ? Pas à Jean-Baptiste, assurément.

Devons-nous nous en plaindre ? ma foi, non. Ne sommes-nous pas “ sans espoir en arrière du siècle ! ”...

\* \*

Tristes tout de même ces résultats du monopole établi en faveur d'une race à une autre race formant une même famille. Ils ont été, ils sont ce que l'expérience de tous les temps, dans toutes les carrières, a présenté comme conséquence de l'établissement du privilège, du défaut de concurrence. C'est un fait connu de tout le monde, que le privilège écarte ou ajourne l'emploi d'hommes capables ; il s'oppose à ce qu'ils se fassent connaître et se développent ; il sacrifie leur fortune, leur avenir à quelques titulaires exclusifs. Il crée et favorise la médiocrité, le relâchement, la négligence, par l'absence de cet intérêt, de cette émulation que provoque et qu'entretient le concours de rivaux jeunes, actifs, habiles, qui, pour percer, ont besoin de se distinguer par leurs lumières, leur régularité et leur zèle.

Le privilège est donc injuste envers la race dont il provoque l'exclusion, quels que soient ses talents et son aptitude. Il est nuisible au bon fonctionnement de la machine gouvernementale...

J. W. M.

28 décembre 1882.

## LES SOURDS-MUETS

Nous venons de lire le très intéressant rapport de M. Bélanger sur l'Institut des Sourds-Muets. Nous en extrayons le passage qui suit, dans lequel le sourd-muet est étudié au point de vue de l'enseignement que l'on peut lui donner :

“ On croit assez communément que le sourd-muet de naissance est incapable de s'instruire, et l'on s'obstine à le considérer comme inférieur, sous le rapport intellectuel, à l'entendant-parlant. Rien n'est à la fois plus faux et plus injuste. Depuis qu'un homme de génie, l'abbé de l'Épée, a institué, en France, au siècle dernier, une méthode d'enseignement pour les sourds-muets, il n'est plus guère possible de soutenir, avec quelque apparence de raison, cette opinion que des faits nombreux et éclatants n'ont cessé de démentir.

“ Nous n'hésitons donc pas à affirmer, après les autorités les plus compétentes, que le sourd-muet apporte en naissant les mêmes facultés que l'enfant doué de l'ouïe ; sans doute, son infirmité est une entrave qui contrarie et retarde leur essor ; mais elle ne saurait faire avorter le développement de l'intelligence de l'enfant muet, car, évidemment, l'activité native de l'âme humaine ne peut dépendre de la privation d'un sens.

“ Habitué depuis de longues années au commerce de cette classe d'infortunés, nous avons pu constater que les objets extérieurs, les actions des hommes, le spectacle varié de la nature font sur le jeune sourd-muet les mêmes impressions que sur l'enfant qui entend : ils attirent son attention, frappent son imagination, se gravent dans sa mémoire et fécondent son esprit.

“ L'égalité entre le sourd-muet et l'enfant qui jouit de l'intégrité de ses sens ne cesse, à vrai dire, que lorsque ce dernier entre en possession de la parole, et si, à ce moment critique, on donnait au sourd-muet une éducation adaptée à sa situation particulière, si on exercerait convenablement ses facultés, elles ne seraient en aucune façon arrêtées dans leur développement normal.

“ Privé du sens le plus précieux que la Providence ait départi à l'être humain, le sourd-muet reste souvent pendant plusieurs années, quelquefois pendant toute sa vie, isolé parmi ses semblables, isolé au sein même de sa famille ; mais s'il a l'heureuse fortune de compter parmi les rares élus qui trouvent place au banquet de l'éducation, on voit alors ses facultés, endormies par une longue inactivité, se réveiller de leur assoupissement et se développer dans une mesure surprenante.

“ C'est qu'au fond de cette créature disgraciée réside

une âme intelligente qui, mise en contact avec d'autres âmes qui la comprennent et qu'elle comprend elle-même, brise ses entraves et se déploie avec bonheur dans la sphère des connaissances intellectuelles. L'échange de pensée qui s'établit entre cette âme captive et d'autres âmes déjà plus avancées dans la voie de l'éducation, agrandit sans cesse le domaine naguère si borné de son entendement. Des clartés inconnues luisent au milieu des ténèbres épaisses où elle végétait misérablement, elle envisage avec joie les perspectives nouvelles qui se déroulent à ses regards, elle s'y jette avec l'ardeur expansive qui caractérise la jeunesse, en un mot, la vie s'ouvre pour elle et, dans sa surprise et son enthousiasme, elle tremble d'émotion à la pensée de se rendre utile, elle aussi, à la société et à la patrie.

“ Telle est la transformation prodigieuse que nous voyons s'opérer dans les facultés de nos élèves, lorsque les premiers rayons de la science commencent à éclairer leur esprit. Dénier aux sourds-muets l'aptitude à l'instruction est donc se mettre en opposition avec l'évidence même, c'est soutenir une thèse paradoxale que l'expérience dément chaque jour.

“ Ah ! si tous pouvaient participer aux bienfaits de l'éducation ! Mais hélas !—et c'est ici notre douleur—seule une infime minorité d'heureux jouit de ce privilège, tandis que, par suite du manque de locaux suffisants, la masse des sourds-muets continue à gémir dans l'abandon et la détresse ! Peut-on voir, sans être ému jusqu'au fond des entrailles, ces pauvres êtres, capables de s'instruire, végéter dans les ombres de la mort intellectuelle, et tant d'intelligences, animées comme les autres du souffle divin, s'oblitérer dans les froides et sombres régions de l'ignorance ? Rompons-leur donc ce pain de la science qu'ils désireraient de toute l'ardeur de leur âme s'ils pouvaient en connaître la délicieuse saveur. Ouvrons-leur toutes larges les portes d'une institution agrandie où il aurait place pour tous, car tous possèdent un droit égal et tous peuvent acquérir une instruction suffisante.”

L'institution des sourds-muets mérite tout l'encouragement possible du public et du gouvernement. Un pays donne la mesure de son humanité par les efforts qu'il fait pour venir au secours de ces infortunés.

## LE RÊVE D'ANTOINETTE

CONTE DU JOUR DE L'AN POUR LES PETITS ENFANTS

A MA NIECE

Quatre fois j'ai vu, quand c'est le printemps, les grosses branches noires se revêtir de feuilles et, fières de leur nouvelle toilette, l'agiter avec un gai froufrou en se pavanant au-dessus de ma tête ; et les oiseaux, tout joyeux, revenir endormir leurs petits enfants dans leur berceau de mousse neuve, au milieu des feuilles fraîches.

Quatre fois j'ai vu, suspendues aux arbres, les corbeilles renouvelées de fleurs blanches et roses que le petit Jésus y accroche au mois de mai.

Quatre fois aussi depuis ma naissance, le tapis blanc de l'hiver s'est étendu sur la terre nue et laide pour la cacher à nos yeux attristés...

J'ai bien hâte de vous faire part de ce qui me préoccupe ; mais je tenais à vous dire cela auparavant, afin de vous donner une idée de mon âge.

Le calcul n'est pas difficile, et, si vous êtes un peu perspicace, vous avez deviné que j'ai eu mes quatre ans au mois de juillet dernier.

\* \*

C'était la veille du jour de l'an ; il s'agissait pour maman de m'amener à la ville pour m'acheter une coiffure... le petit frère malade l'avait empêchée de s'en occuper plus tôt.

Le détail peut paraître futile, mais il est très important. La suite de mon récit le prouvera.

A deux heures j'étais équipée, mais d'une drôle de façon !...

Ne trouvez-vous pas (je le demande aux personnes de mon âge) que les mamans ont une tendresse bien cha-

leureuse ? Je l'appelle ainsi, parce que leur sollicitude et leur frayeur du froid les portent à nous emmitouffer de manière à nous faire périr par un excès pour éviter l'autre.

Je ris beaucoup quand, au moment de partir, je m'aperçus dans la glace... Un vrai peloton de laine !...

De mes boucles blondes, pas une n'avait osé s'échapper de sous le triple tour du nuage bleu qui m'enveloppa la tête. Mon nez, enfoui dans tout ce lainage, paraissait si peu, que c'était à faire croire que je n'en avais pas.

On ne m'avait laissé que les yeux de libres, car on savait que cela me ferait tant de peine de ne rien voir... C'était déjà assez triste de ne pouvoir parler !... Ma bouche, il ne fallait pas y songer ! Elle avait assez à faire de respirer à travers tout ce qui la couvrait.

\* \*

Enfin, nous montons en voiture ; puis, glin ! glin ! les grelots résonnent et nous glissons vite sur la neige unie.

Oh ! que de jolies choses partout ! Des équipages par centaines, des belles dames, des petits enfants drôlement encapuchonnés comme moi !... Et, dans les vitrines, que de merveilles ! Des chevaux superbes qui semblent attendre leurs maîtres ; à côté, des familles de poupées, les bras tendus et les yeux grands ouverts, comme pour appeler et chercher leurs petites mères parmi tous les enfants qui défilent devant elles.

A la fin, la voiture s'arrête, et Jacques, me prenant dans ses bras, me dépose dans un grand magasin.

Une demoiselle, habillée de noir, avec beaucoup de colliers et des cheveux frisés qui lui descendent dans les yeux, s'avance vers nous.

A la demande de maman, elle nous apporte plusieurs bonnets qu'on commence à m'essayer.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je profitai de ce moment de liberté pour raconter tout ce que j'avais vu !

Après m'avoir mis, ôté et remis bien des choses plus ou moins pyramidales, il se trouva qu'une certaine coiffure, que la demoiselle en noir appelait *très à la mode*, sembla plaire davantage à ma bonne maman.

—Combien ? demanda-t-elle.

—Cinq piastres seulement ! fit la demoiselle frisée avec un air très aimable et d'un ton engageant—un peu comme Marguerite quand elle veut me faire coucher et que je ne m'endors pas.

Petite mère ouvrit des yeux plus grands que de coutume.

—C'est bien cher !

—Remarque que la peluche de soie est très dispendieuse, madame, observa la marchande avec dignité en flattant le bonnet sur ma tête, comme on caresse un petit chat. Celle-ci est de qualité supérieure... Puis, cela va si bien à votre joli bébé ! continua-t-elle en se penchant pour me voir... Et c'est chaud. Cela couvre entièrement les oreilles...

Elle dit encore beaucoup de choses en tournant sur tous les sens le bonnet *très à la mode*.

Pendant ce temps, maman versait sur la table un grand nombre de sous blancs que la demoiselle frisée donna à un monsieur en disant : *Cache !*

Elle avait peur que nous ne les reprissions, probablement.

\* \*

Je ne puis vous dire tout ce que je vis d'étonnant dans cette après-midi ! J'étais fatiguée de tant regarder et me sentis presque heureuse quand maman monta dans la voiture une dernière fois en disant à Jacques de nous reconduire chez nous.

Une multitude de lumières brillaient partout.

Les rues étaient remplies de monde, de voitures et de bruit.

Tout à coup, à l'angle d'une rue, au milieu d'une foule de personnes qui passaient en riant et parlant très haut, que croyez-vous que j'aperçus !... Une maman très vieille, avec sa petite fille, appuyées près d'une grosse maison.

La mère avait les yeux fermés et mettait sa main sur l'épaule de son enfant.

Elle, la pauvre mignonne, avait une robe bien laide et toute déchirée, un vilain mouchoir sur la tête ; ses mains étaient nues. Elle avait des grands yeux bleus pleins de larmes qu'elle levait parfois en tendant sa petite main rougie vers les passants qui ne la regardaient pas.

Oh ! qu'ils étaient méchants !

Quand je la vis ainsi grelottante et si triste, je frissonnai moi-même sous mes flanelles.

Je fis un grand effort pour désigner la pauvre ; mais comment remuer sous les robes pesantes qui m'entortillent et m'emprisonnent complètement !

J'essayai de crier, mais le train de la rue couvrit ma voix. D'ailleurs, nous allions très vite et la petite mendicante disparut...

Je pleurai tout bas, et j'y pensai longtemps.

A la fin, comme j'étais bien fatiguée, je m'appuyai sur le bras de petite mère et ne vis plus qu'à demi les lumières qui dansaient en fuyant.

Jacques me porta dans la maison. Papa nous attendait et tout le monde se mit à table pour dîner.

Je fus d'une sagesse exemplaire ce jour-là !

C'était charmant de voir comme je ne parlais pas, moi qu'on gronde toujours pour trop bavarder !... Je ne mangeais pas beaucoup non plus ; on trouvait cela bien singulier, car, habituellement, j'ai l'appétit d'un gros loup.

A la vérité, je me sentais bien pesante, et ma tête alourdie avait des envies folles de tomber sur l'épaule de maman.

—Comme je serais bien dans mon lit ! me disais-je tout bas.

Marguerite m'amena avant qu'on eut fini.

Je me laissai faire sans pleurer, ce qui est très rare ! et, quand elle me déposa dans mon nid tiède et mollet, l'égoïste Antoinette s'endormit sans songer à la pauvre chérie qui avait faim là-bas, dans la grande rue froide.

\* \*

Soudain, quelque chose passe devant moi en m'effleurant... C'est un quelqu'un mystérieux, vêtu d'une longue tunique blanche et vaporeuse. (Marguerite m'assure que c'est mon ange gardien.)

Sa douce figure me sourit et m'invite. Fascinée par cet appel irrésistible, je mets ma main dans celle qu'il me tend, et nous nous envolons doucement tous les deux...

Me voilà de nouveau dans les rues claires et bruyantes.

Je ne sais comment il se fait que le joli bonnet de peluche est sur ma tête !... maman, craignant toujours les intempéries de l'hiver, me l'aura mis à mon insu au moment du départ, je suppose.

Nous avions voyagé à travers la ville éblouissante pendant quelques instants seulement, quand mon compagnon s'arrêta... J'avais devant moi, qui ?... la petite mendicante !

La main glacée est tendue, et ses yeux humides m'explorent. La vieille pleure aussi, les yeux toujours fermés. Elle est bien lasse et s'appuie pesamment sur l'épaule fatiguée de l'enfant.

Pauvre petite ! je pouvais enfin contempler ce beau regard si triste qui m'avait tant émue !

Je la caressais doucement en essuyant ses larmes et l'appelant *sour chérie*.

Je voyais de près aussi le vieux haillon noué sous son menton et qui cachait si imparfaitement ses oreilles que souffletait la brise glacée. Je l'avais enlevé pour mettre mon bonnet *très à la mode* sur sa jolie tête, mais elle, l'ôtant aussitôt, me le rendit avec un sourire navré :

—J'ai bien froid, dit-elle, mais nous avons tellement faim, grand'maman et moi ! et son regard, sa main ouverte me suppliaient encore...

—Un sou, un pauvre sou s'il vous plaît ! murmura sa compagne en gémissant.

Que faire !... Je regardai la douce figure ; elle souriait toujours, mais restait muette.

Une idée me vint tout à coup à l'esprit :

—Pourquoi prodigue-t-on sans remords tant de sous blancs pour les coiffures de certaines petites filles, tandis qu'il en est qui n'en ont même pas pour acheter un morceau de pain quand elles se sentent mourir d'inanition !

Cela me parut absurde, et je résolus d'aller tout de suite rendre son méchant bonnet à la demoiselle, afin de rapporter les sous à la pauvre.

Après avoir couru longtemps, cherchant en vain le magasin aux bonnets, je m'arrêtai, désolée, haletante, à bout de force ; puis, à la pensée de celles qui m'attendaient là-bas, le cœur palpitant d'espérance, je repris ma course stérile...

\* \*

Le matin, à mon réveil, petit frère gazouillait dans son berceau, non loin de moi, et je voyais les vitres, toutes rouges et d'or, étinceler à travers le rideau de mon lit.

En ouvrant bien les yeux, je découvris à mes pieds une ravissante poupée !... Le plus joli bébé, avec une masse de cheveux bruns, frisés comme une toison !

Folle de joie, je me mis à courir pour montrer dans toute la maison le cadeau du petit Jésus.

J'embrassai tout le monde—je berçais mon joli bébé en chantant—je caressais ses boucles soyeuses en lui contant toutes sortes de choses. Ah ! j'étais bien heureuse !

En regardant les yeux bleus de Mimie (ma poupée avait été baptisée tout de suite, naturellement), certain souvenir qui me revint me rendit tout triste...

—Papa, dis-je en jetant mes bras autour de son cou, veux-tu me faire un bien grand plaisir ?

—Mais oui. On ne refuse rien à sa petite fille le jour de l'an, répondit ce cher petit père, qui me gâte beaucoup, paraît-il, que désires-tu ?

Je racontai alors tout ce qui s'était passé et, joignant mes mains avec ferveur comme pour prier le bon Dieu, je le suppliai de nous amener les deux mendiante pour les réchauffer et me laisser partager mes bonbons avec la douce enfant.

—Mais nous ne les connaissons pas, cher ange, objecta mon père en m'embrassant avec tendresse.

—Oui, oui, reprit maman, je crois les connaître.

Cette pauvre aveugle est l'aïeule et le seul support de six orphelins, dont la mère est morte de privations l'autonne dernier.

—Veux-tu, petite mère ? répétai-je tout bas.

Elle me prit sur ses genoux et me pressa sur son cœur en promettant de m'accorder tout ce que je demanderais.

\* \*

Après la grand'messe, en effet, on revint me chercher.

Je m'installai dans la voiture, parée de mon fameux bonnet de peluche, munie d'un cornet de bonbons et accompagnée de mademoiselle Mimie qui faisait des grands yeux étonnés en se trouvant dehors.

Jacques nous déposa dans une petite rue que je n'avais jamais vue, devant une vieille mesure.

Oh ! que c'était noir et triste là-dedans ! Pas de feu, pas de lits blancs, rien !... Tous les petits frères, appuyés sur les genoux de la grand'mère, pleuraient amèrement en lui demandant du pain. Marie (c'est le nom de la mendicante), avait ses bras autour du cou de son aïeule.

Jacques tira de dessous le siège de la voiture un grand panier qu'il emporta dans la maison.

Figurez-vous que maman y avait entassé des robes, des bas, des gâteaux, du vin, du pain, des poulets, des bonbons... Je donnai tous les miens aux petits frères qui me faisaient rire aux larmes en les avalant tous ronds.

Je prêtai aussi ma poupée à Marie. Elle osait à peine y toucher et disait avec admiration à la vieille aveugle :

—Oh ! grand'mère ! si tu voyais comme elle est gentille. Un véritable bébé naturel !

La pauvre grand'maman pleurait, elle... C'est drôle comme les vieilles gens pleurent toujours, même quand ils sont heureux.

Elle tenait les mains de maman et disait en secouant sa tête blanche :

—Que le bon Dieu vous bénisse, bonne petite dame ! Que le bon Dieu vous bénisse !

Elle répétait constamment les mêmes paroles en sanglotant.

Mais les orphelins étaient bien heureux !

Ils dévoraient les tartines que Marie leur distribuait et allaient tous en offrir un morceau à leur bonne vieille maman.

—Ne sois pas triste, grand'mère, nous n'avons plus faim ! criaient-ils tous ensemble, sans toutefois perdre l'occasion d'enlever d'énormes bouchées à leurs gâteaux ébréchés.

J'aurais voulu passer la journée à les regarder faire. Maman interrompit ma contemplation en me prenant par la main pour me conduire vers la vieille femme assise près de l'âtre sombre. Elle m'approcha tout près de celle-ci et dit en lui touchant l'épaule :

—Bénissez-là ! C'est elle qui m'a amenée ici.

L'aveugle se leva toute chancelante et, posant sur ma tête ces mains qui tremblaient, elle prononça lentement ces mots :

—Ange du bon Dieu, soyez béni !...

Petite mère lui aida à se rasseoir et m'entraîna hors de la maison.

Les dernières paroles que j'entendis avant que la porte se refermât sur nous furent celle-ci :

—Que le bon Dieu vous bénisse !

Ainsi-soit-il !

JOSEPHTE.

## LE DÉJEUNER

TABLEAU DE M. PHILIPPE ROUSSEAU

(Voir gravure)

Est-il possible d'imaginer sujet plus simple et en apparence plus dépourvu d'intérêt ? Et pourtant, quelle charmante composition ! C'est que l'artiste ne s'est pas contenté de peindre un jambon entamé, il a su, autour de ce jambon, réunir un couvert complet, les bouteilles dont le contenu aidera à mieux apprécier la partie solide du repas ; la bonne bouteille de vin est là aussi, ventru, pleine, appétissante... La table est prête, rien n'y manque. Il n'y a plus qu'à s'asseoir et à jouer de la fourchette.

Nous sommes loin des natures mortes qui consistent dans quelques objets pris au hasard. Avec M. Philippe Rousseau, la nature, si morte qu'elle soit, a quelque chose qui s'adresse encore à l'imagination et qui parle à la pensée.

Un procès des plus amusants, sinon des plus instructifs, s'est récemment déroulé à Londres. Il s'agissait d'un commerçant accusé d'avoir vendu de la moutarde falsifiée. Le principal témoin déclara que jamais la moutarde n'était vendue pure pour les besoins domestiques ; qu'elle serait dans cet état amère et immangeable, qu'elle ne se conserverait pas et que personne ne voudrait y toucher, de plus, ajoutait-il, je doute qu'aucune des personnes présentes, même les experts, ait jamais vu de la moutarde pure.



LA VIERGE AU CHAPELET

## LA DAME, OU LE TIGRE ?

Il y a longtemps, bien longtemps, vivait un roi à demi barbare, dont les idées, quoique relativement adoucies et civilisées par les progrès accomplis chez les peuples de race latine qu'il avait pour voisins, étaient encore larges, fraîches et indépendantes, ainsi qu'il convenait à sa nature à moitié sauvage. Il était rempli de caprices et comme son autorité était absolue il avait bientôt fait de ses fantaisies des lois. Aussitôt décidé à s'accorder quelque chose, il voulait voir la chose faite. Lorsque tout allait bien autour de lui, en politique comme en affaires domestiques, il était content, doux et heureux, mais au moindre écart, il était plus heureux encore car rien ne lui plaisait tant que l'occasion de remettre tout et chacun en ordre et à sa place.

Parmi les goûts qu'il avait pris des latins était celui d'une arène publique, dont il se servait pour éclairer et élever l'intelligence de ses sujets par le spectacle de la bravoure des hommes et des bêtes.

Mais en ceci, comme en toute chose, sa fantaisie barbare dirigeait tout. L'arène royale fut bâtie, non pas pour faire entendre au peuple les rapodies des gladiateurs mourants, non pas pour leur faire voir la conclusion inévitable des combats entre les opinions religieuses des uns et les mâchoires féroces des autres, mais pour un but bien plus noble, bien plus capable de développer l'esprit de ses sujets. Ce vaste amphithéâtre, avec ses galeries circulaires, ses voûtes mystérieuses et ses passages secrets, était l'agent d'une justice poétique ; le crime y était puni, la vertu récompensée, par les décrets d'un hasard impartial et incorruptible.

Quand un sujet était accusé d'un crime d'une importance suffisante pour que le monarque s'y intéressât, avis public était donné qu'à tel jour indiqué, le sort de l'accusé serait décidé dans l'arène du roi, arène qui était bien à lui, car s'il avait emprunté à d'autres son plan et sa forme, lui seul en avait inventé la destination, et roi absolu, dans toute la force du terme, il ne reconnaissait d'autre loi que son caprice, et s'il adoptait l'idée des autres c'était en la transformant d'après un idéal barbare.

Quand le peuple avait rempli les galeries et que le roi, entouré de sa cour, avait pris place sur le trône élevé pour lui sur un des côtés de l'arène, il faisait un signe, une porte s'ouvrait au-dessous de lui, sous la galerie, l'accusé en sortait et s'avancait dans l'amphithéâtre.

Vis-à-vis de lui, de l'autre côté de l'arène, il y avait deux portes : elles se touchaient et elles étaient absolument semblables. C'était le devoir et le privilège de l'accusé de se rendre près de ces portes et d'en ouvrir une. Il ouvrait celle qu'il voulait, il n'était ni guidé, ni influencé par quoi que ce soit, c'était ce hasard impartial et incorruptible qui décidait de son sort. S'il ouvrait l'une, il en sortait un tigre affamé, le plus féroce, le plus cruel que l'on avait pu trouver, qui se précipitait sur lui et le dévorait à l'instant, en punition de son crime. Aussitôt le sort du criminel ainsi fixé, les cloches de fer sonnaient le glas funèbre, des pleureurs à gages faisaient entendre des cris et des lamentations, l'audience se retirait, tous le cœur triste, la tête baissée et chacun retournait dans sa demeure plaignant le malheureux si jeune et si beau, ou si vieux et si respectable qui s'était attiré un si triste sort.

Mais si l'accusé ouvrait l'autre porte, il en sortait une dame, la mieux appropriée à son âge et à sa position que le roi avait fait choisir parmi les jolies femmes de son royaume et on le mariait immédiatement avec cette dame, en récompense de son innocence. Qu'il fut marié déjà et qu'il eut des enfants, ou que ses affections fussent engagées ailleurs, ces considérations secondaires ne dérangeaient pas le système du roi pour la récompense ou le châtement. Dans un cas comme dans l'autre tout se terminait immédiatement et dans l'arène. Une autre porte s'ouvrait au-dessous du trône et il en sortait un prêtre, suivi de choristes et de jeunes filles jouant des airs joyeux sur des instruments en or et marchant en cadence. Alors des belles cloches de cuivre sonnaient un gai carillon, le peuple remplissait l'air de ses cris de joie, et l'homme proclamé innocent, précédé par des enfants qui semaient des fleurs sur son chemin, conduisait chez lui sa nouvelle épouse.

Telle était la manière dont ce roi à demi barbare administrait la justice. Rien de plus loyal. Le criminel ne pouvait pas savoir de quelle porte sortirait la dame ; il ouvrait celle qu'il lui plaisait, sans avoir la moindre idée de ce qui allait lui arriver, l'instant d'après il était mort ou marié.

Le tigre sortait quelquefois d'une porte, quelquefois de l'autre. Les décisions de ce tribunal étaient exécutées sans délai ; l'accusé, coupable, était puni de suite ; innocent, il était récompensé de même, qu'il le voulait ou non. On n'échappait pas au jugement de l'arène du roi.

Cette institution était très populaire. Lorsque le peuple se rassemblait ainsi, en un de ces grands jours, il ne savait jamais s'il serait témoin d'une exécution sanglante ou d'une nocce amusante. Cette incertitude donnait un intérêt extrêmement piquant à la représentation.

Ainsi le peuple s'amusait, il était content ; et ceux qui réfléchissaient sur ce plan, ne pouvaient y voir d'injustice—l'accusé ne se faisait-il pas son sort à lui-même ?

Or, ce roi avait une fille ; elle était jeune et belle et elle avait une nature aussi barbare, aussi fière et aussi impérieuse que son père. Il l'aimait par-dessus tout, elle lui était aussi chère que la prunelle de ses yeux. Et parmi les courtisans il y avait un jeune homme, doué de toutes les qualités imaginables, mais pauvre et d'humble origine, ainsi que le sont toujours les héros de romans, amoureux des princesses. La fille du roi était contente de son admirateur, car il était le plus beau et le plus brave du royaume, et elle l'aimait avec passion, avec toute l'ardeur de sa nature à demi barbare.

Cette belle affaire d'amour durait depuis plusieurs mois lorsqu'un jour elle parvint à la connaissance du roi. Il n'hésita pas, il connaissait son devoir. Le jeune homme fut immédiatement arrêté, mis en prison, et un jour fut fixé pour l'épreuve de l'arène du roi. Jamais pareil cas ne s'était encore présenté, jamais sujet n'avait osé parler d'amour à la princesse royale. Ces choses-là devenaient ordinaires dans la suite des temps, mais autrefois, on en était bien étonné.

Les cages où l'on gardait les tigres furent soigneusement visitées afin de choisir la bête la plus féroce et la plus indomptable ; des juges compétents cherchèrent parmi toutes les jeunes filles du royaume pour trouver celle qui conviendrait le mieux, comme fiancée, au jeune accusé, dans le cas où le hasard ne lui ménagerait pas une autre destinée. Tout le monde le savait coupable. C'était un fait avéré : il avait aimé la princesse, ni lui, ni elle, ni personne ne songeait à le nier ; mais ceci était comme non venu pour le roi, son système de justice devait avoir son cours, il y trouvait trop de plaisir et de satisfaction. D'une manière ou de l'autre, le sort du jeune homme devait être fixé, et c'était pour le roi un plaisir esthétique d'avoir à suivre les péripéties du procès qui devait décider si l'accusé avait eu tort ou raison d'aimer la princesse.

Le jour fixé était arrivé. De près et de loin, tout le peuple s'était rendu. Les grandes galeries étaient remplies, et elles étaient insuffisantes, la foule débordait, elle se pressait aux portes et le long des murs. Le roi et sa cour étaient à leur place, vis-à-vis les deux portes—si semblables—si terribles.

Tout était prêt, le signal est donné. Une porte s'ouvre au-dessous du trône, sous la galerie, et l'amoureux de la princesse entre dans l'arène. De belle taille et beau de visage, son apparition est saluée d'un murmure d'admiration et de pitié. La moitié de l'audience n'avait jamais soupçonnée l'existence de cet intéressant jeune homme. On comprenait l'amour de la princesse. Qu'il était triste de le voir là !

Après avoir fait quelques pas dans l'arène, il se retourna, comme c'était la coutume pour saluer le roi ; mais cette fois l'accusé ne songeait nullement au monarque. Ses yeux étaient fixés sur la princesse, assise à la droite de son père. Sa nature à demi barbare l'avait amenée là, une autre femme se fût abstenu, mais elle voulait voir ces événements si terribles et si intéressants pour elle. Depuis le moment où il avait été connu que son amoureux serait soumis à l'épreuve de l'arène, elle n'avait songé qu'à cela, jour et nuit. Ayant plus de pouvoir, d'influence et de force de caractère que qui que ce fût, elle avait réussi à savoir ce que personne n'avait jamais pu pénétrer—le secret des deux portes. Elle savait laquelle recélait le tigre, laquelle cachait la dame. Ces portes étaient revêtues à l'intérieur d'épaisses portières faites de peaux de bêtes, aucun son ne pouvait servir d'indice à la personne qui s'en approchait pour ouvrir l'une d'elles. Mais avec de l'or, et avec sa volonté de femme, la princesse en avait appris le secret.

Et non seulement où était la dame heureuse et rougissante, mais elle savait qui était la dame. C'était la plus jolie, la plus charmante des demoiselles de la cour, qui avait été choisie pour être la récompense du jeune homme s'il devait être déclaré innocent du crime dont on l'accusait, et la princesse la détestait. Souvent elle avait surpris, ou elle s'imaginait avoir surpris cette jeune fille regardant avec admiration son adorateur, et elle avait cru quelquefois que cette admiration était réciproque. Elle les avait vu parfois causer ensemble. Ce n'était qu'un entretien d'une minute, mais que de choses peuvent se dire en une minute ; ce n'était peut-être que sur des sujets bien banals, mais qui pouvaient l'assurer de cela. Cette demoiselle était charmante, mais elle avait osé lever les yeux sur le bien-aimé de la princesse, et celle-ci, avec la chaleur d'un sang barbare, qu'elle tenait d'une longue suite d'aïeux, haïssait la femme qui tremblait et rougissait d'émotion derrière la porte silencieuse.

Quand son amoureux se retournant la regarda, quand ses yeux rencontrèrent les siens, alors qu'elle était là, assise, pâle d'une pâleur qui surpassait encore celle de tous les autres visages anxieux, il vit, avec la perspicacité de ceux dont les deux cœurs ne font qu'un, il vit qu'elle savait le secret des deux portes. Il s'était attendu à cela. Il connaissait cette nature barbare, et il

savait qu'elle n'aurait pas pu vivre sans connaître ce que tout le monde ignorait, même le roi. La seule espérance de l'accusé avait été précisément celle-là : la princesse pourrait-elle découvrir le mystère—et du moment qu'il la regarda, il vit qu'elle avait réussi, ainsi qu'il s'y attendait.

Alors son regard, rapide et anxieux demanda : " Laquelle ? " Elle le comprit aussi bien que s'il l'eût questionnée à haute voix. Il n'y avait pas un instant à perdre. En moins d'une seconde il fallait comprendre et répondre.

Son bras droit reposait sur le bord capitonné de la galerie. Elle leva la main et fit un mouvement imperceptible vers la droite. Nul ne la vit que l'accusé. Tous les yeux étaient fixés sur lui.

Il se retourna, et, d'un pas ferme et rapide, il traversa l'arène. Tous les cœurs avaient cessé de battre, toutes les respirations étaient suspendues, tous les yeux étaient fixés sur cet homme. Sans la moindre hésitation il alla vers la porte à droite, et il l'ouvrit.

Maintenant, que sortit-il de cette porte ?

Le tigre, ou la dame ? Voilà le point intéressant de cette histoire ! Et plus on y réfléchit, plus la question est difficile à résoudre. C'est une étude du cœur humain, avec le dédale de ses passions.

Comment en sortir ?

Songez-y, vous lectrices, non pas comme si la décision avait dépendu de vous, mais comme dépendant de cette princesse à demi barbare et d'une nature si ardente, ayant le cœur torturé par le désespoir d'un côté, la jalousie de l'autre. Elle l'avait perdu, ce bien-aimé, mais une autre devait-elle l'avoir ?

Que de fois, dans ses veilles et dans ses rêves, n'avait-elle pas tressailli d'effroi et ne s'était-elle couverte la figure de ses deux mains, en s'imaginant voir son amoureux ouvrir la porte d'où s'élançait le tigre furieux !

Mais que de fois aussi ne l'avait-elle pas vu ouvrant l'autre porte ! N'avait-elle pas grincé des dents, ne s'était-elle pas arraché les cheveux, en croyant entendre son cri de bonheur en apercevant la dame. Quelle agonie pour son cœur quand elle se figurait le voir se précipiter vers cette femme qui s'avançait heureuse et triomphante au-devant de lui, et lui tout entier au bonheur de renaître à la vie, oubliant la princesse et son amour.

Elle entendait les cris joyeux de la multitude et le gai carillon des cloches ; elle voyait le prêtre s'avancer avec sa joyeuse suite, et là, devant ses yeux, les faire mari et femme : elle les voyait s'éloigner sur le chemin jonché de fleurs, suivis d'une foule comme lui au comble du bonheur, et la laissant seule à son désespoir !

Ne valait-il pas mieux qu'il mourut à l'instant, et qu'il allât l'attendre dans les régions de la félicité future ?

Et cependant, cet horrible tigre, ces cris d'angoisse, et tout ce sang !

La réponse avait été prompte, mais elle n'avait été décidée qu'après des jours et des nuits d'incertitudes terribles. Elle savait qu'il le lui demanderait, elle avait décidé ce qu'elle répondrait, et sans hésiter elle avait indiqué la porte droite.

La question de connaître sa décision est une question grave, et je n'ai pas la prétention de décider cela. Je vous laisse ce soin, lecteurs et lectrices. Dites, qu'en pensez-vous ? Qui sortit de la porte ouverte par l'amoureux, par le bien-aimé de la princesse barbare et sur un signe de celle-ci—la dame, ou le tigre ?

## CHOSSES ET AUTRES

Le parlement fédéral se réunira le 8 février prochain.

La législature de la Nouvelle-Ecosse est convoquée pour le 8 février pour la dépêche des affaires.

La législature du Nouveau-Brunswick se réunit le 23 janvier.

La Gazette officielle de vendredi annonce la convocation des Chambres locales pour le 18 janvier.

Le général Chanzy est mort subitement vendredi, à Paris.

On confirme la nouvelle que le gouvernement anglais va avoir un représentant officiel au Vatican.

La consécration de Mgr O'Brien, comme archevêque d'Halifax, aura lieu dimanche, le 21 janvier courant.

Les opérations du bureau de poste de Montréal ont augmenté de vingt pour cent durant l'année dernière.

L'autopsie a révélé que le cerveau de Gambetta pesait onze cents grammes (2 livres 3 onces.)

Les funérailles de M. Gambetta ont eu lieu, samedi, à Paris, en grande pompe.

Le *Canadien* propose de construire le grand hôtel de Québec sur l'emplacement de l'ancien parlement.

Le juge Clark, de Cobourg, et le juge Toms, de Sarnia, ont été nommés juges de la haute cour de justice d'Ontario.

M. Leblanc, député de Laval, proposera l'adresse en réponse au discours du trône, à l'ouverture de la session de Québec.

On a envoyé de Metz à Paris un sac de terre de la Lorraine, pour être placé sur la tombe de Gambetta. Les pauvres "exilés" de l'Alsace-Lorraine considéraient Gambetta comme leur futur libérateur.

M. Thomas Wardlaw Taylor, avocat, de Toronto, a été nommé juge puisné de la cour du banc de la reine pour la province de Manitoba, vice le juge Fuller, démissionnaire.

Le *Moniteur Universel* de Paris, du 23 décembre dernier, contient une intéressante correspondance de M. Foursin-Escande en faveur du maintien de la vieille église de Notre-Dame de Bonsecours de Montréal, une des antiquités françaises et catholiques les plus précieuses du Canada.

La nouvelle école militaire de Québec a été ouverte officiellement la semaine dernière. Les officiers suivants composent l'état-major : Commandant, lieutenant colonel Duchesnay ; lieutenant-colonel d'Orsonnens, B. M. ; instructeur et député-adjutant le capitaine Freve, du bataillon de Témiscouata ; le sergent instructeur Philips de la batterie A.

Le cabinet provincial vient d'organiser une commission du service civil ; elle se compose de l'honorable M. Malhiot, M. A. A. Stevenson, M. Gaspard Drolet, réviser des comptes publics, avec M. Alphonse Oimet, avocat, de Montréal, et M. C. W. Messiah, de Québec, comme secrétaires.

La commission devra s'enquérir de la condition du service civil dans le but de le réorganiser et de réduire les dépenses.

La mort du général Chanzy, arrivée presque en même temps que celle de M. Gambetta, a causé une grande sensation en France et en Allemagne. Les journaux prussiens, qui disaient à propos de Gambetta que l'Allemagne avait perdu en lui son pire ennemi, disent maintenant que la France a perdu son meilleur stratège dans la personne du général Chanzy. Elles trouvent que leur pays a de la veine, les feuilles bismarckiennes.

## L'ÈRE D'APAIEMENT

Qui donc pensait encore aux jésuites ?

Depuis deux ans et plus qu'ils ont été dispersés, au moyen des procédés que l'on sait, on les croyait passés au rang de vieilles lunes. On savait bien qu'un millier de jésuites sur 35 millions de Français avaient fait une telle peur au gouvernement, que pour les réduire à l'impuissance, on avait dû mettre sur pied tous les préfets, tous les commissaires et agents de police, pas mal de gendarmes et une énorme forte armée ; mais on n'en parlait plus du tout et il a fallu que M. Andrieux, en pétinant contrit et repentant, vint se frapper la poitrine à la tribune pour qu'on y songeât encore.

Nous étions, paraît-il, dans une crasse erreur : les jésuites existent ; ils existent même mieux que les prétendues lois à l'aide desquelles on a voulu les tuer, puisqu'on vient de fermer à Dijon, par jugement du conseil académique, une maison d'éducation, où quelques-uns de ces hommes noirs, comme les appelait Béranger, pervertissaient la jeunesse, à grand renfort de grec et de latin.

\* \* \*

Ils étaient bien là trois ou quatre, se livrant à l'enseignement, non plus comme jésuites, mais comme simples particuliers et comme citoyens français jouissant de tous leurs droits civils ; parmi lesquels celui de vendre du latin et du grec, quand on remplit les conditions requises pour en vendre, est encore compris, ce nous semble.

Qu'on nous permette une hypothèse de simple bon sens pour mieux faire ressortir ce que cette mesure a d'odieuse, d'inique et de bête, par exemple, j'ai eu le malheur de n'être pas né millionnaire ; il m'a fallu apprendre un métier pour gagner honorablement ma vie. Or, le métier que j'ai pris—et, malgré tout ce qu'on voit, ce n'est pas un sot métier ;—c'est d'enseigner le grec, le latin, les belles-lettres et, par surcroît, les belles manières, s'il m'en cuit ;—le tout contre le vivre et le couvert et moyennant finances.

Par suite de mes goûts, de mes croyances, de mes préjugés, si vous le voulez, je me suis fait jésuite. En vertu du principe supérieur de la liberté de conscience, c'était bien mon droit, n'est-ce pas ?

Mais voilà qu'un Cazot, ce fruit sec du droit, qu'on a arraché au jeu de dominos, où il excellait, pour en faire une Excellence proposée à la garde des sceaux—tout comme on arrachait jadis Cincinnatus à sa charrue pour en faire un dictateur—s'avise d'exhumer des lois enterrées depuis cent ans et d'affirmer que leur existence ne permet pas à ma congrégation d'exister. Je serai bon joueur comme lui et je lui accorde ce point-là.

Donc, on a prononcé la dissolution de ma Compagnie et licencié les soldats d'icelle. Très bien encore ; mais si licencié que je sois, je n'ai pas, hélas ! la licence de vivre sans rien faire. Il faut de toute nécessité que je gagne ma vie, à moins de me faire mendiant, voleur, ou de mourir de faim ; triple alternative qui, pour être fort républicaine, n'est pas du goût de tout le monde. Je n'existe plus comme jésuite, mais j'existe trop réellement comme tout le monde, ayant faim et soif, chaud et froid, et le besoin de me vêtir. Il me faut donc exercer mon métier, et je n'en ai pas d'autre que celui d'enseigner. Je m'adresse en conséquence à un honorable chef d'établissement ; je lui offre mes services ; il les accepte. C'est simple comme bonjour. Vous croyez cela, vous autres, bonnes gens ? On voit bien que vous n'avez pas pris des répétitions chez M. Cazot, ni des leçons chez M. Ferry : le seul métier que je connaisse, on ne veut pas que je le fasse, et, sans plus de façon, on me met à la porte et à la belle étoile.

En ce cas, qu'on me donne, au moins, des rentes !

\* \* \*

J'ai trois compagnons, ni plus ni moins, exactement logés à la même enseigne que moi. C'est en deux mots, toute l'histoire de Dijon ;—une histoire bien faite, après tout, pour achever de couvrir de ridicule ces ridicules conseils académiques qui ne l'auront, ma foi, pas volé.

Qui donc disait que nous venions d'entrer dans une ère d'apaisement ? C'est une ère d'abâtissement qu'on voulait sans doute dire !

\*\*\*

## DE TOUT UN PEU

Un savant étranger a calculé que chaque individu fait en moyenne trois heures de conversation par jour ; au taux de cent mots à la minute, cela fait la valeur de 20 pages par heure ; de sorte qu'il parle quatre cents pages par semaine et 52 volumes par an.

Quant aux femmes, on peut affirmer qu'elles parlent bien une centaine de volumes !

—o—

On signale un nouveau triomphe que la science vient de remporter dans les mines de sel de Bex, en Suisse.

Le feu grisou, ce terrible fléau qui décime journellement l'homme dans son domicile souterrain, viendrait d'être réduit à remplir le rôle d'un vulgaire bec de gaz et à éclairer aujourd'hui les pauvres mineurs qu'il frappait mortellement au cours de leurs travaux.

Cela n'a pas été sans danger que l'on a pu effectuer au fond des mines la pose des tuyaux de fer devant amener le grisou à la surface terrestre où, grâce à l'air atmosphérique, on a pu l'épurer sans aucun péril pour les ouvriers.

Exactement comme le gaz, le grisou a été ensuite réparti dans les galeries en exploitation et dirigé sur les becs disposés pour l'éclairage.

Pour l'amener aux endroits déterminés, il a fallu d'abord établir un grand réseau de tuyaux de fer, et ensuite construire de nombreuses canalisations.

Actuellement, tout danger a disparu. Les travaux viennent d'être repris dans les mines de Bex, et les ouvriers sont parfaitement éclairés par cet ennemi naguère encore si redoutable, à présent vaincu et asservi.

—o—

Les pommes ont de tout temps constitué un dessert apprécié. Pline nous affirme que les Romains en cultivaient seulement vingt-deux variétés, alors que de nos jours on en connaît plus de deux mille espèces. Comme article de nourriture, la pomme rivalise avec la pomme de terre pour le nombre et la variété des préparations culinaires. Cuites elles remplacent avec avantage la pâtisserie, elles sont nourrissantes et ne produisent ni acidité ni constipation. Une pomme mûre, crue, est digérée en une heure et demie alors qu'il faut trois heures pour digérer une pomme de terre bouillie. Les pommes douces sont préférables aux espèces sucrées. A chaque repas on doit avoir un plat de pommes cuites de n'importe quelle façon, et on doit laisser les enfants en manger autant qu'ils en veulent. Pour purifier le sang les pommes sont de beaucoup préférables et moins cher que les médecines de n'importe quelle nature. Le corps médical a depuis longtemps reconnu ces propriétés de la pomme et en a depuis longtemps recommandé l'usage.

—o—

On peut, dans les pots de fleurs d'appartements, remplacer la terre par de la mousse. Cette substitution a

pour avantage de donner aux pots une beaucoup plus grande légèreté, et de plus la plante sortant de la mousse a un bien meilleur aspect.

La plante venue dans du terreau est déracinée avec beaucoup de précaution, ensuite on la transplante dans un pot au fond duquel se trouve un lit de mousse des bois bien tassée ; autour des racines et entre celles-ci on met de la mousse hachée de façon à bien les soutenir et les appuyer partout, puis on comble le vide avec d'autre mousse qu'on égalise bien et qu'on tasse fortement. Autour du pied on dispose la mousse en bouquet de façon à lui donner un aspect agréable.

La mousse retient l'humidité et le cède peu à peu à la plante. Lorsque dans l'eau d'arrosage on met un peu d'engrais chimique, tels que ceux qu'on vend chez les fleuristes, la végétation de la plante acquiert une grande vigueur.

—o—

Un journal espagnol donne la signification suivante du jeu de l'éventail, en Espagne :

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche : "Je cherche un fiancé."

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras droit : "Je suis fiancée."

Approcher l'éventail des lèvres : "Je doute de toi."

S'éventer rapidement : "Je t'aime beaucoup."

S'éventer nonchalamment : "Tu m'es indifférent."

Le fermer rapidement : "Je crains que tu ne me trompes."

Le laisser tomber : "Je t'appartiens."

Le porter au cœur : "Je souffre et t'aime."

Se couvrir une partie de la figure : "Prend garde à mes parents."

Compter les feuilles de l'éventail : "Je désirerais te parler."

Frapper doucement dans la paume de la main avec le bout de l'éventail : "Je ne sais encore bien si tu me plais."

Paraître à la fenêtre sans éventail : "Je ne sortirai pas ce soir."

Frapper précipitamment dans la paume de la main : "Je suis impatientée de te voir, et aime-moi."

Se couvrir toute la figure avec l'éventail : "Tu es très vilain."

Garder l'éventail dans la poche : "Je ne cherche pas d'amour."

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail : "Tu me plais beaucoup."

Prêter l'éventail à un jeune homme : "Mauvais augure."

—o—

Thomas Morus, grand chancelier de Henri VIII, roi d'Angleterre, après des services signalés rendus à son pays, finit par encourir la disgrâce du prince, fut mis en prison et privé de ses livres, sa seule consolation. Comme sa femme le conjurait de fléchir devant le roi et de conserver sa vie pour elle et pour ses enfants :

—Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse vivre encore !

—Plus de vingt ans, répondit-elle.

—Ah ! ma femme ! veux-tu donc que je change l'éternité contre vingt ans ?

—Il était à la fois pieux et bizarre. La veille du jour qui devait décider de son sort, on vint pour le ruser :

—J'ai, dit-il à son barbier, un grand procès avec le roi. Il s'agit de savoir s'il aura ma tête ou si elle me restera. Je n'y veux rien faire qu'il ne soit décidé si elle est bien à moi.

Comme on vint lui dire que le roi avait commué sa peine, et qu'au lieu d'un supplice plus douloureux il serait simplement décapité :

—Je prie Dieu, dit-il, de préserver mes amis d'une semblable clémence.

Lorsque ses juges eurent prononcé l'arrêt qui l'envoyait au supplice, il dit :

—Messieurs, voici ce qu'il me reste à vous dire : L'apôtre saint Paul, comme nous le lisons au livre des Actes, présent et consentant à la mort de saint Etienne, il garda les habits de ceux qui le lapidaient : cependant, à cette heure, ces deux hommes sont réunis dans le ciel, vivant en toute sainteté et bonne amitié. J'ose donc espérer, et je le demanderai avec ferveur à mon Dieu, que, quoique vos seigneuries me fassent présentement mourir, nous puissions néanmoins nous rencontrer en toute joie dans les cieux pour y jouir ensemble du salut éternel. Je prie le Tout-Puissant de conserver sous sa sainte garde Sa Majesté le roi et de lui envoyer de bons conseils.

Est-il possible de ne pas admirer la grandeur d'âme de cet homme qui, comme son Maître, non seulement pardonne à ses bourreaux, mais demande et espère leur salut ?

—o—

Dans l'Est du Massachusetts il existe sept fabriques de clous contenant ensemble 300 machines produisant environ 10,000 barillets de clous par semaine. Cette quantité est en partie consommée par les besoins locaux et en partie exportée à Cuba et dans l'Amérique du Sud.



## LES CHATS

Non, je ne vous hais point, rafales de l'automne,  
Vents tristes qui chantez votre hymne monotone  
Entre la poutre et le plancher,  
Feuilles qui vous tordez en de lugubres danses,  
Ni toi, dernier soupir des frères existences  
Que l'hiver va bientôt trancher.

Mourant automne au ciel tout gris, je t'aime encore,  
Puisqu'à l'heure glacée où rien ne peut éclore,  
Tu rends au foyer ses feux clairs,  
Et ramènes toujours près de l'âtre rustique  
Les chats mystérieux à tête énigmatique,  
Aux grands yeux calins doux et fiers !

L'été, hors du logis, parmi les tièdes herbes,  
Les chats ont gambadé, vaillant leurs corps superbes,  
Et, pendant la nuit, sur les toits,  
Dans l'ombre qui convient à leurs grands bords lubriques,  
Ils ont fait flamboyer leurs prunelles magiques,  
En miaulant un savant patois.

Sous le squelette noir des branches dépouillées,  
Vous tombez sur le sol, feuilles mortes mouillées,  
Sans avoir joué même un peu,  
Sans avoir, dans un gai rayon de soleil jaune,  
—De l'astre moribond pauvre et dernière aumône—  
Valsé votre valse d'adieu !

Il fait humide et froid ; et les chats et les chattes,  
Lucrèces et Césars—qui battaient de leurs pattes  
Le zinc et l'ardoise des toits,  
Ces nocturnes rôdeurs, ces sorciers, ces sorcières,  
Accroupis près de l'âtre et fermant les pupilles,  
Ont l'air parfaitement bourgeois.

Mais qu'un bruit inconnu soudain se fasse entendre :  
Le chat qui sommeillait, insouciant et tendre  
Comme un petit bébé qui dort,  
Le chat tressaille, en proie à l'âpre inquiétude,  
Et méfiant, troublé dans sa béatitude,  
Ouvre son œil paillété d'or.

Son œil vert, net, et plein de bénigne malice  
Jusqu'à l'intrus—sur un rayon lumineux—glisse  
Un regard interrogateur.  
C'est qu'il est clairvoyant, cet œil doux et sceptique  
Où s'allume parfois un feu cabalistique  
Qui vous charme et qui vous fait peur.

En vos longs corps soyeux que votre langue lustre,  
O chats, un dieu fantasque alluma comme un lustre  
D'esprit capricant et malin ;  
Et quand vous ronronnez, discrets, près de la flamme,  
Nul ne sait si vos cœurs ne recèlent pas l'âme  
D'un Voltaire ou d'un Poquelin.

Peut-être, méprisant la facile faconde  
Des orateurs du club et des poseurs du monde,  
Ne daignez-vous parler jamais,  
Vous n'en pensez pas moins : et la Sottise humaine,  
Emportée au torrent de la parole vaine,  
Vous colle la langue au palais.

Vous surtout, chats choyés de nos folles maîtresses,  
Vous, ô chats du boudoir, enivrés des caresses  
D'une petite et blanche main,  
Silencieusement ! oh ! vous devez bien rire,  
Si vous entrouvrez l'œil—et si vous savez lire  
Au grimoire du cœur humain !

STANISLAS DE GUATA.

## ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

VI

Le lendemain, André se mit au travail, aidé dans ses recherches par Mlle Mina, qui apportait à cette collaboration une vive ardeur. Tantôt on allait s'établir au vieux Burg ; et, tandis que le jeune écrivain faisait courir sa plume, Mlle Mina fouillait les parchemins, triant ceux qui pouvaient être utiles, les annotant, puis disait quelque nouvelle légende à son « damoiseau ». Par les temps incertains on restait à Rosenthal, où Mlle Dumont, le duc et la duchesse venaient prendre des nouvelles de l'Interregne et sourire au beau feu de Mlle Mina, qui, bon prophète, assurait que l'ouvrage serait couronné par l'Académie.

Grimpée sur un marche-pied, un gros in-folio dans les mains, décoiffée par le mouvement qu'elle se donnait sur son échelle, la jeune fille était pour le pauvre André le plus intelligent et le plus dangereux des aides. Parfois, d'un bond, sautant à terre, elle se penchait sur l'épauole du jeune homme. lisant à demi-voix ce qu'il écrivait, toute à cette œuvre, histoire de son pays, qui passionnait son esprit sérieux, sans songer que sa tête touchait celle d'André. Lui, immobile, les yeux rivés à son papier, était aussi à son aise que sur un gril. De temps en temps il hasardait un : « Quelle chaleur ! » que justifiait son visage enflammé et s'échappait un instant vers la fenêtre, furieux de se sentir « entourbillonné », tâchant de reprendre pied, disant : « C'est insensé ! c'est bête ! » Pendant qu'à son oreille revenait, avec la ténacité des vieux refrains, cette phrase de la tant lamentable histoire de la duchesse Gisèle : « C'eût été

grand miracle, vraiment, si elle et Wolfrang ne se fussent point aimés. »

Deux mois s'étaient écoulés, et André, se rappelant ce récit, monologuait ainsi un matin dans sa chambre : « Ma damoiselle, à moi, ne m'aimera pas, son cœur n'est pas au point ; et, le fût-il, entre lui et le mien il y a trop d'armoiries. Ce qu'elle nomme son « libéralisme » n'est que de l'indépendance, l'horreur du convenu. Ce proselit qu'elle rêve : ne suis-je pas une sorte de proselit de son monde ? Ah ! fou... Il lui faut les fleurs d'une couronne au front de ce banni. Je ne suis dans sa vie actuelle qu'une distraction intelligente, et je n'y resterais que sous la forme d'un souvenir sympathique. Il est évident que je lui plais, elle en convient avec cette franchise naïve qui est une de ses mille grâces. Qu'elle était tremblante, l'autre soir, pendant notre promenade au fond du parc, lorsqu'elle me dit après un long silence : « Là-bas, à Paris, dans ce que vous appelez les heures noires, où votre âme a froid, « vous l'enverrez ici ; il y aura toujours un bon coin chaud pour elle... » C'était trop pour moi... c'est depuis que je me sens perdu. Encore deux mois de ce délicieux supplice ! Je prends peur... Allons ! soyons homme. Oui, je songerai à vous, Mina, dans les heures noires, mais comme on songe à une sœur qu'on a au paradis ! »

De grands bois entouraient Rosenthal. Deux fois par semaine, au petit jour, les sons du cor retentissaient sous les fenêtres d'André ; c'était le signal de Mlle Mina. Il la rejoignait promptement, et suivis du vieux Fritz et d'un piqueur, ils partaient joyeux, sous le ciel vermeil, jouissant délicieusement de cette heure matinale, salués par les premiers chants d'oiseaux, recueillant cette fraîcheur suave de parfums que les fleurs renouvent la nuit dans leurs calices clos. Sous le couvert des chênes centenaires, nos promeneurs évoquaient les brillantes chevauchées qui avaient passé là. Chevaliers sur leurs fougueux coursiers de guerre, nobles dames aux blanches haquenées, dont les housses frangées d'or battaient les buissons, comme les cœurs peut-être. On s'aimait *moult* en ce temps-là ! et les jeunes gens croyaient entendre bruite, dans les murmures du vent, l'écho affaibli du doux parler d'amour. La tête remplie de merveilleuses chroniques, l'âme pleine de généreuses chimères, la fille du duc de Rosenthal, mise bien au-dessus de toute préoccupation matérielle par une immense fortune, ignorait la vraie vie autant qu'un enfant qui naît. Lorsqu'André abandonnait avec elle le domaine du sentiment, de l'idéal, elle l'appelait « morceau de prose ». Elle ne croyait qu'au bon, au tendre et au charmant. Les jeunes filles qu'elle connaissait étaient des anges ; les femmes, des perfections ; les jeunes ménages, des nids d'amour ; les autres, de vieux bouquets touchants, dont les fleurs pâlies avaient gardé tous leurs parfums.

André l'écoutait avec un sourire un peu triste, en songeant à ce que le temps devait faucher et flétrir à son heure dans ce champ d'illusions rayonnantes.

La duchesse, qui parfois venait les rejoindre, jetait en ces instants un regard à André, en posant un doigt sur ses lèvres, semblant dire : « Laissez-lui sa foi, ne touchez pas à ses confiances. Voyez, moi, comme elle, j'ai cru et espéré, et rien ne m'a trahie, et de mes espérances la destinée a fait de saintes et enivrantes joies. »

André se disait : « C'est vrai ! Ce noble et grand amour qu'a rencontré la mère, et qui depuis la garde avec un soin jaloux contre la corruption et la méchanceté du monde, pourquoi la fille ne le rencontrerait-elle pas, étant si digne de l'inspirer ? Oui, pourquoi ? »

Dans la partie inférieure de l'être, ce vilain rez-de-chaussée où le moi vit caché, honteux de lui-même, le jeune homme devait convenir que l'idée de ce bonheur, donné par un autre, était aussi irritante qu'il se pouvait. En haut, il s'en réjouissait mélancoliquement. N'allait-il point partir ? L'adieu sans revoir n'allait-il pas être échangé bientôt entre lui, modeste bourgeois après tout, et cette héritière d'une des plus aristocratiques maisons de l'Allemagne ? Que servait de se révolter alors ? L'adorée apportée avec lui, cette blonde imaginaire qui parfois était brune, avait fondu comme une statue de neige au soleil. Il dresserait le souvenir de Mlle Mina sur le piédestal vide, et c'est ainsi qu'il la garderait dans sa vie. En ces conditions peu importantes le mari futur... »

—Je suis pourtant ce qu'on appelle une bonne nature, murmura André, en s'assoupissant un soir sur une réflexion de ce genre. Drôle de machine humaine !

Ainsi s'écoulaient les jours. Les vieux Burg, la vieille forêt, l'île fleurie, la bibliothèque de Rosenthal et le salon de la duchesse, le duc était retourné à Vienne après avoir constaté que l'Interregne était devenue une belle œuvre savante et poétique. Les trois chanoinesses, qui faisaient une apparition par mois, avaient daigné s'y intéresser, et même la tante Ulrique-Dorothée-Griseuldis-Hildegarde-Mechthilde-Luitpold, comtesse d'Ilbourghausen, se laissa arracher ce témoignage flatteur : « Ce petit bourgeois de France a positivement dans le style je ne sais quoi qui sent la race ; c'est bien étrange ! »

—Ne prononcez pas le nom de la ville où vous êtes né, souffla Mlle Mina à l'oreille d'André, où vous verrez apparaître sous peu ici votre généalogie depuis l'arche.

Les beaux rires de la jeune fille, ces derniers temps, s'éteignaient presque aussitôt dans une note attendrie ; elle paraissait monter du fond d'une tristesse, cette petite note brisée. Pressant son front de ses deux mains, Mlle Mina disait :

—J'ai du vague ! ça me fait mal je ne sais où dans l'âme.

Et, retirant à André la page commencée, elle ajoutait :

—Mon damoiseau, contez-moi une amusette ou je pleure !

Et le damoiseau pensait avec amertume : « Voilà le bouton qui devient rose, mais ce n'est pas nous qui la cueillerons, mon cœur. »

A cette époque, la duchesse écrivait à son mari :

« Je crois que notre existence est un peu monotone pour les dix-huit ans de Mina, elle prend de l'ennui et moi du chagrin. C'est le premier battement d'ailes de notre colombe pour s'enlever. Il faudra passer tout l'hiver à Vienne. Dès à présent, mon ami, cherchez, afin de pouvoir le présenter à votre fille, ce nous rajeunie qu'elle rêve. Dieu veuille le lui accorder ! »

« Venez nous donner quelques jours avant le départ de M. Bernard. La société de ce jeune homme nous a été vraiment charmante : son attitude vis-à-vis de Mina dénote la meilleure éducation et la plus parfaite délicatesse. Il lui plaisait, et elle se jette à sa tête avec ces façons ingénues que vous savez, auxquelles un saint même ne pourrait trouver grain de malice ; M. Bernard, lui, sous les dehors d'une aimable camaraderie, est d'une exquise mesure. Si toute la bourgeoisie de France est élevée ainsi, il ne faut plus trop s'étonner des méconnaissances du faubourg Saint-Germain. »

« Songez, n'est-ce pas ? à ce vague de Mina, etc. »

Cette lettre, passant sous les yeux de la jeune fille et d'André,

que fût-il advenu ? Pour l'un, elle eût été une lumière ; pour l'autre, un encouragement. Tandis que jusqu'au bout Mlle Mina ignore pourquoi elle « avait mal dans l'âme, » quant à André, la crainte de se trahir le fit s'envelopper de glace à mesure que s'approchait le terme.

Un jour, à ce propos, Mlle Mina dit à son institutrice : —M. Bernard commence à avoir la nostalgie de son pays, je croyais qu'il nous aimait davantage.

Mlle Dumont répondit placidement : —Il nous aime autant qu'il convient pour son rôle de passant ; on ne tombe point ainsi en de grandes tendresses pour des gens qu'on ne doit jamais revoir.

A quoi tient le bonheur ! Et ce fil léger auquel il est suspendu, la destinée le tisse-t-elle une seconde fois quand nous l'avons laissé rompre !

VII

Ce fut vers la fin d'août, deux jours avant celui arrêté pour le départ d'André, que Mlle Mina revint sur cette fantaisie dont elle avait parlé à leur première visite au Burg : d'y faire porter un piano, et d'y jouer la nuit, avec André et Mlle Dumont, « toutes les musiques à fendre l'âme. »

La duchesse se récria d'abord un peu sur l'extra-romanesque de l'aventure, puis céda, en déclarant qu'elle prenait le deuil du piano. Accompagnés de trois domestiques bien armés, nos dilettantes se mirent en route vers dix heures du soir, à la blanche clarité des étoiles. Ils allaient en silence, savourant ce charme mystérieux de la nature endormie, et plus encore à l'étrangeté de cette promenade, à laquelle il ne manquait, assurait Mlle Mina, qu'un petit brigand pour être le comble des délices. De temps à autre, un vol de vautour, rasant les cimes, rayait d'une aile sombre la pâleur argentée du ciel. Dans un pli de verdure, quelques moutons levaient la tête, une clochette tintait faiblement, des aboiements se répondaient des bergeries, puis le grand calme renaissait. En approchant du sommet de la montagne, on eut le saisissant spectacle d'une procession de spectres géants. Ce n'était de près qu'une galerie effondrée, dont la lune découpait les piliers restés debout en silhouettes gigantesques. Mlle Mina battit des mains de plaisir, ce qui fit déloger bruyamment les hiboux et les orfraises. Tandis qu'ils les regardaient tourner effarés, la jeune fille étouffa un cri, en désignant de sa cravache la tour de Conrad. Une lumière rougeâtre brillait à une fenêtre comme un grand œil sanglant. Quelqu'un veillait là, que les pas des chevaux ne paraissent point éveiller, quelqu'un ayant découvert le ressort secret de cette porte à ferrures qui protégeait les archives.

—Seigneur ! dit Mlle Mina, nos paysans qui assurent que Conrad revient chaque nuit pleurer son crime dans cette chambre où Wolfrang a été muré, auraient-ils raison ! Tant pis, montons, je tremble de peur, mais je ne veux pas perdre l'occasion de tirer ma révérence à mon gracieux ancêtre. Mon amie, mettons-nous au milieu : deux hommes devant et deux derrière. C'est cela.

Elle fit un signe de croix et prit le bras de Mlle Dumont, ainsi qu'elle, moitié inquiète, moitié ravie. André et les domestiques armèrent leurs pistolets. Ils montèrent à pas étouffés.

Arrivés au premier étage, André, en appuyant sa main contre la massive porte, sentit qu'elle résistait.

—Pour le coup, murmura Mlle Mina, c'est un esprit ! il n'y a que papa et moi qui sachions la fermer en dedans, en tournant cinq têtes de clous d'une certaine façon. Cela ne se trouve point, il faut le savoir. Maintenant, une hache seule pourrait l'entamer.

—Cela devient plus que bizarre, dit Mlle Dumont. —Nous n'allons pas redescendre penauds, reprit André, nous sommes en nombre... »

—Certainement ! fit Mlle Mina avec un geste de résolution.

Et, se plaçant près d'André, de façon à ce que le bras armé fut entre elle et la porte, elle cria :

—Je suis Wilhelmine de Rosenthal, qui que vous soyez, je vous ordonne d'ouvrir.

On entendit un bruit de sièges remués, un pas lourd et traînant s'approcha, la porte s'ouvrit, et... le vieux Fritz parut, sa casquette à la main, les yeux bouffis de sommeil. Ce fut alors une telle explosion de rires, que le brave homme en resta tout décontenancé ; il s'examina d'un air troublé, cherchant à découvrir si quelque chose, dans son accoutrement, n'excitait point cette hilarité.

Lorsque Mlle Mina put parler, elle lui raconta leurs suppositions et ajouta :

Mon cher vieux, vous m'avez donné une peur que je révais d'avoir depuis je ne sais quand, une peur à beaucoup ensemble... J'achèterai demain un costume de fête à votre fille aînée. Mais expliquez-moi ce que vous faisiez-là, pendant que je vous croyais au lit. J'avais prié maman de ne pas vous envoyer à cause de vos rhumatismes.

—J'ai une consigne de monsieur le duc, mademoiselle.

—Ah ! bon... Alors c'est mon père qui vous a appris le secret pour ouvrir et pour fermer ?

—Oui, mademoiselle.

—Le piano est au rez-de-chaussée, n'est-ce pas ?

—On l'y avait déposé tantôt ; moi, en arrivant, j'ai appelé des pères qui m'ont aidé à le transporter dans la salle des gardes où il y a l'écho.

—Quelle heureuse idée ! Elle ne m'était pas venue. Merci, mon Fritz.

—Il y brûle un grand feu que les deux pères que j'ai gardés entretiennent depuis quatre heures, j'ai aussi dressé une solide collation.

—Nous apportons des gâteaux et du vin d'Espagne.

—Je me doutais bien qu'on ne songerait pas à la viande, cependant, quand ces demoiselles et monsieur auront joué et chanté longtemps, j'ai deux faisans et un coq de bruyère ; c'est ma femme qui les a préparés. Si je les avais demandés au chef, qui est un bavard, toute la maison l'aurait su, et je voulais surprendre mademoiselle. Je m'étais installé ici en attendant que ça se réchauffe là-bas pour mes vieilles jambes. Tant mieux que mademoiselle soit contente d'avoir eu peur, car j'aurais eu grand regret d'être parti en avant sans rien dire.

—Mon brave Fritz ! vous êtes bien le meilleur des serveurs. Conduisez-nous à la salle des gardes.

Située dans la partie la moins écroulée du Burg, en haut de cette montagne, à cette heure de la nuit, cette salle était vraiment, au milieu des décombres qui l'entouraient, d'un fantastique aspect, vivement éclairée par six torches de résine, et le feu d'une immense cheminée où brûlaient des moitiés d'arbres. Devant ce foyer, deux pères roulés dans leurs manteaux ; à droite, la collation appétissante dressée dans la mousse ; au milieu de la pièce, le piano et les cahiers de musique.

Sur les lambeaux de tapisserie qui pendaient des murs, Fritz et les pâtres avaient cloué des feuillages : une épaisse couche de sable couvrait les dalles ; des bottes d'herbes et de fleurs bouchaient les ouvertures, laissant filtrer à peine quelque tremblant rayon d'étoile.

Fritz fut pleinement récompensé de la peine qu'il avait prise par la joie que manifesta sa jeune maîtresse. Elle exigea que lui et les autres domestiques, qui refusaient de s'asseoir devant elle, prissent les vieux escabeaux aux armes de Conrad, rangés près du feu ; et craignant le froid du sol, malgré le sable pour le pied goutteux de Fritz, elle lui fit un tabouret d'un des manteaux de fourrure apportés pour elle.

Cette installation terminée, Mlle Mina et André se mirent au piano, Mlle Dumont se disposa à tourner les pages, et le nocturne concert commença, à l'émerveillement des auditeurs, par la sérénade de Schubert.

Il y eut alors, dans l'immense salle, une résonnance magique ; l'amoureuse mélodie, répercutée par l'écho dans les profondeurs des ruines, revenait aux oreilles avec des sons mourants d'une langueur ineffable. André sentait passer sur lui un souffle de flamme ; Mlle Mina, les yeux noyés dans une extase, les lèvres entr'ouvertes par la respiration plus pressée, semblait éprouver un imperceptible tressaillement, chaque fois que ses doigts effleuraient sur les touches la main brûlante de son « damoiseau ».

Après ce début, vint le tour des musiques « à fendre l'âme, » coupées d'airs nationaux vifs et dansants. L'un deux, joué par Mlle Dumont, et accompagné par la muette des pâtres, fut une petite perle de grâce champêtre. Ensuite André chanta : *Faites-moi mes aveux*, de Faust ; Mlle Mina, *Car je suis ton bon ange*, du *Domino noir* ; Mlle Dumont, la chanson de *Mignon*. Tendres et douces paroles que l'écho alla redire, en la chambre de la duchesse Gisèle, à la jeune ombre du baron Wolfrang.

Ce morceau terminé, Fritz avertit sa maîtresse qu'il était trois heures et qu'elle était servie.

Mlle Mina, Mlle Dumont et André, au haut bout de la grande table de chêne verrouillé, jonchée de myrtes, les domestiques et les pâtres à l'autre bout, ou soupa « à la patriarcale, » après un grave *Benedicite* de la charmante hôtesses, qui s'amusa beaucoup de l'air recueilli des pâtres buvant le vin d'Espagne. L'aube blanchissait les fonds lointains du ciel, lorsque le repas s'acheva. Pendant que les gens s'en allaient avec les torches sceller les chevaux, et que Mlle Dumont aidait Fritz à rallumer les lanternes, André joua dans l'ombre la *valse des adieux*. Mlle Mina l'écouta au coin du feu, dans la pose de la *Madeleine* de Canova, sans retourner la tête. En fermant le piano, André avait les yeux rouges.

Un quart d'heure après, on était en route.

Ce fut le 1er septembre, par une fraîche et lumineuse matinée, qu'André quitta Rosenthal. Le duc, revenu exprès de Vienne, lui exprima chaudement la sympathie qu'il avait inspirée à lui et à tous dans sa maison, et très délicatement, en outre, lui fit comprendre qu'il le tenait pour un parfait galant homme.

Mlle Mina, animée et assez nerveuse, à ce qu'il parut au jeune homme, déclara qu'elle accompagnerait, avec Fritz, son « damoiseau » jusqu'aux environs de la station, ce qui lui ferait sa promenade de ce jour-là, et l'on partit.

Mlle Mina galopait à la portière de la voiture ; un peu pâle, les lèvres serrées par une légère contraction, elle gardait le silence. André la contemplait avec un inexprimable déchirement, tandis qu'une voix intérieure lui criait :

« C'est le bonheur que tu laisses ! c'est l'idéal réalisé de ta jeunesse ; c'est l'âme que Dieu avait choisie au ciel pour répondre à ton âme ici-bas !... »

A ce moment, Mlle Mina lui montra, flottant dans un rayon de soleil, un fil de la Vierge qui descendait vers eux.

— Voyez, mon damoiseau, fit-elle avec un demi-sourire, là-haut, aussi, on vous regrette pour nous, voilà ce que les anges m'envoient pour vous attacher... »

Elle saisit le fil et l'inclina vers lui.

Il dut faire un effort pour ne pas saisir sa main, un instant dégantée, et la couvrir de baisers.

— Hélas ! pensa-t-il, si c'est à moi que la destinée la réservait, pourquoi a-t-elle élevé entre nous cette barrière de parchemins et de millions ?

Enfin, à l'entrée de la ville, il fallut se séparer.

— Adieu ! mademoiselle Mina... dit André d'une voix sourde, adieu !

Il ne put ajouter une parole. Elle, sans parler, lui tendit ses mains, baissant ses longues paupières sur deux larmes dissimulées, et brusquement tourna bride. André se jeta dans le fond de la voiture en étouffant un sanglot.

C'est ainsi que ce charmant amour, ce mal « étrange et doux, » dont Mlle Mina n'avait pas trouvé le nom, fut tranché dans sa fleur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

## Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des « Orphelins Catholiques » No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,  
Secrétaire.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

## LA CAISSE 5772

Le 16 janvier 18..., arrivait de Grenoble à Paris, en destination de la gare de Lyon, bureau restant, une caisse en bois d'assez grandes dimensions et solidement clouée.

Une carte était collée sur le couvercle... et cette carte, écrite à la main, portait un nom :

*Alfred Jolybois.*

Pas d'autre indication.

La caisse ressemblait, du reste, à toutes les caisses. On la mit dans un hangar avec d'autres colis. Elle y resta cinq jours.

Le chef magasinier était assis, le matin du sixième jour, dans le hangar, déjeunant et lisant son journal, quand une odeur singulière lui fit lever la tête.

C'était une odeur fade, comme celle des viandes avancées. Il appela un magasinier.

— Y a-t-il ici du gibier ?

Il n'y en avait pas.

Etrange ! Le magasinier fit le tour du hangar, flaira les colis l'un après l'autre, et finalement reconnut que l'odeur partait de la caisse en question.

Il dégelait depuis plusieurs jours ; c'était cela sans doute qui avait déterminé la fermentation à l'intérieur.

Il était étonnant, en tous cas, qu'une caisse, renfermant des matières sujettes à détérioration, eut été expédiée comme un simple colis : il était surtout étonnant qu'on ne l'eût pas réclamée depuis six jours.

Et puis, ce M. Alfred Jolybois, écrit à la main sur la carte, sans adresse, qui le connaissait ? L'expéditeur était un M. Louis, de Grenoble. Tout le monde s'appelle Louis, Pierre, Paul... On n'en était pas plus avancé.

De là à la pensée d'un crime, il n'y avait qu'un pas. Tout le monde avait encore présente à l'esprit la caisse où l'on avait trouvé le corps d'une femme coupée en morceaux dans une gare d'une des principales villes de l'Europe. Les émanations, le mystère, l'insuffisance des indications, la caisse elle-même, longue, étroite, avec ses planches à peine rabotées, suffisaient amplement, dans le cas actuel, à réveiller le souvenir de cette horrible découverte.

Justement passait le sous-chef de la gare, le chef magasinier lui fit part de ses soupçons.

— C'est vrai, au fait... Diable !

Et le sous-chef manda le commissaire de police.

Tout annonçait un crime. Le commissaire ordonna l'ouverture de la caisse.

On vit quelque chose d'horrible. Couchée à plat dans la sciure, sans mains, sans pieds, une forme d'une apparence vaguement humaine, tant les mutilations l'avaient rendue méconnaissable, occupait le fond de la caisse. Pas de tête : on l'avait coupée. La peau avait été enlevée sur tout le corps. Quant aux chairs, elles étaient devenues d'un bleu noir, hideux. Le cadavre portait à la poitrine une large blessure, suite d'un coup de couteau, assurément. Le crime paraissait remonter à huit ou dix jours.

Le commissaire fit aussitôt transporter la caisse dans un magasin spécial, et télégraphia à Grenoble.

— Connaissez-vous un M. Jolybois ?

— Non.

— Connaissez-vous un M. Louis ?

— Non.

C'était formel. On était en présence d'un crime monstrueux accompli au milieu des plus mystérieuses circonstances.

En même temps qu'il télégraphiait à Grenoble, le commissaire faisait prévenir le procureur de la République.

Déjà le bruit s'était répandu : des voyageurs se pressaient aux abords du cabinet du commissaire de police. Il fallut disperser les rassemblements. On disait qu'on avait cru reconnaître le cadavre d'un des principaux négociants de Grenoble ; d'autres parlaient d'un grand-père assassiné par son petit-fils. Une seule chose paraissait claire : le cadavre était celui d'une personne d'âge, naturellement affaîsée et très obèse.

L'agitation est à son comble dans la gare.

Tout à coup un mouvement se fit à l'intérieur ; un petit homme à lunettes, l'air digne et froid, chauve, venait d'entrer en compagnie d'un autre petit homme, à lunettes bleues, celui-là, dans le cabinet du commissaire de police.

Tout le monde sut en un instant que c'étaient le procureur de la République et son greffier.

L'attention était si universellement dirigée de ce côté, qu'un monsieur qui descendait du train de Lyon et qui désirait un renseignement, put à peine se faire entendre.

— Mais enfin me direz-vous !

— Quoi ?

— C'est la seconde fois que je vous demande si vous n'avez pas reçu une caisse, bureau restant ?

— Quelle caisse ?

— Une caisse déposée à Grenoble, il y a six jours.

L'employé fit un bond.

Grenoble ! six jours ! C'était peut-être l'assassin.

Il prit l'inconnu de la suivre, lui fit traverser rapi-

dement le groupe de personnes qui piétinaient à la porte du commissaire de police, et tout à coup, le poussant dans le cabinet :

— C'est le monsieur qui vient réclamer le n° 5772, dit-il.

Le personnage introduit ainsi était un homme de haute taille, la barbe longue, la peau brisée, l'air résolu. Il portait une pelisse ; ses manières étaient distinguées. A coup sûr, si c'était l'assassin, ce n'est pas un assassin vulgaire. Il parut vivement impressionné à la vue des personnes qui remplissaient le cabinet et qui toutes le regardaient. Le silence était énorme. Il fit pourtant quelques pas et réitéra la question qu'il avait posée à l'employé, mais cette fois d'une voix moins assurée.

Ce fut le procureur de la République qui lui répondit lui-même :

— N'est-ce pas une caisse en planches ?

— Parfaitement.

— Et vous venez la réclamer ?

— Oui.

— Vous êtes alors M. Alfred...

— Jolybois... j'ai cet honneur.

Depuis quelques instants, le monsieur à la pelisse semblait mal à l'aise, et jetait à droite et à gauche des regards inquiets. Ses regards furent remarqués. Peut-être se sentait-il menacé. Peut-être cherchait-il une issue.

Le commissaire fit un signe : les portes furent occupées par des agents.

Le monsieur se troublait visiblement.

— Vous pâlissez, monsieur, lui dit le magistrat.

— Du tout, mais cette odeur...

— Cette odeur, monsieur, vient de votre caisse.

— De ma caisse ? grands dieux ! aurait-on découvert ?...

Et son visage se décomposa entièrement.

Nul doute : on tenait l'auteur du crime.

La caisse était dans un coin du cabinet : on l'y conduisit.

Le procureur de la République prit de nouveau la parole.

— Vous reconnaissez que cette caisse est la vôtre ?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Permettez... vous êtes en présence de la justice... Procédons logiquement, s'il vous plaît. Reconnaissez-vous aussi la victime ?

— Je m'en flatte... c'est moi qui ai fait le coup.

— Précisez. Dans quelles circonstances ?

— J'étais à Briançon... Nous avions un vieux compte à régler ensemble. Depuis longtemps déjà, je le guettais. Un jour, je le rencontre au détour d'un chemin, dans la montagne... Il vient à moi ; je le couche en joue. Je le manque une première fois. La seconde fois, ma balle ne fait que l'effleurer... Déjà il est sur moi, il me serre dans ses bras, il va m'étouffer... Je parviens heureusement à mettre la main sur mon couteau, et le temps de regarder dans les yeux, je lui plonge la lame dans le ventre jusqu'à la garde... Cette blessure que vous voyez, monsieur, c'est moi qui la lui ai faite... Il roule à terre, je me relève : il était mort.

(en ricanant.) On l'a mis dans une caisse. Je comptais être en même temps que la caisse à Paris... Par malheur, j'ai été retenu en chemin.

Rarement, on avait vu pareil cynisme : peut-être avait-on affaire à un fou.

— Ainsi donc, vous avouez, dit le magistrat. Mais il ne vous a pas suffi de frapper... Ces mutilations... Sans doute. Il n'y avait pas moyen de l'expédier autrement.

— Puis vous l'avez écorché !

— Dame !

— La justice appréciera... Je vous poserai une dernière question. Son nom.

— Son nom ?... Cela n'est pas sérieux, monsieur.

— Soyez convenable... Quel est son nom ?

— Je vous promets que je ne me suis jamais soucié de le lui demander.

— Vous avez donc frappé un être que vous connaissiez à peine ?

— Vous auriez agi comme moi.

— Vous avait-il causé quelque dommage, au moins ?

— Aucun personnellement.

— Pourtant on ne tue pas sans raison son semblable !

— Mon semblable !

Le monsieur eut un rire nerveux qui glaça les assistants.

— Cette conduite est inconvenante, fit le magistrat. Monsieur le commissaire, emparez-vous de cet homme.

— Mais du tout, je ne veux pas moi, exclama le monsieur au commis... Il y a malentendu.

— Malentendu !

— Ce que vous avez pris pour mon semblable...

— Eh bien ?

— Mais c'est un ours ?

CAMILLE LEMONNIER.

Le silence que la religion impose à la raison l'humilie ; mais c'est une humiliation salutaire qui empêche la raison de s'égarer, et qui la tient dans les justes limites où elle doit être reserrée. BOURDALOUE.

## NOS GRAVURES

M<sup>e</sup> Lachaud

L'avocat dont le nom a retenti si souvent dans les procès de cour d'assises depuis quarante années, M<sup>e</sup> Lachaud, est mort samedi soir, à Paris, dans son domicile, 11, rue Bonaparte.

Né en 1818 à Treignac, dans le département de la Corrèze, il fit ses études au collège de Bazas.

Après être venu à Paris étudier le droit, il retourna auprès de sa famille en province, et se fit inscrire au barreau de Tulle. Le procès de M<sup>me</sup> Lafage ne tarda pas à le mettre en lumière, et l'on sait quel zèle enflammé il mit à plaider dans ce procès qui éveilla en 1840 une si vive émotion.

M. Lachaud n'avait que vingt-deux ans. Quatre ans après il vint se fixer à Paris, épousa la fille de l'académicien Ancelot. Il était déjà célèbre comme avocat de cour d'assises, et l'on aurait peine à dresser la liste de tous les procès dont il fut chargé, dès lors, soit à Paris, soit en province, soit même à l'étranger. Ses sentiments bien connus de sympathie pour l'empire le firent charger, en 1873, de la défense de Bazaine devant le conseil de guerre de Trianon, présidé par M. le duc d'Aumale.

La dernière fois qu'il plaida, c'était au mois de février dernier dans l'affaire du caissier Doerr, accusé d'avoir volé un million. M<sup>e</sup> Lachaud était déjà atteint de la paralysie qui l'a emporté et n'avait plus cette voix vibrante, au clavier étendu, ces gestes dramatiques dont le jeu lui était si familier devant les jurys, il lui fallut appeler toute son énergie pour achever sa plaidoirie. On



M. LACHAUD,  
(Des CÉLÈBRE AVOCAT, DÉCÉDÉ À PARIS.)

l'envoya passer l'été dernier en Auvergne et sa santé parut s'améliorer. Mais le mal continuait sourdement son œuvre. Se sentant mourir, M<sup>e</sup> Lachaud se fit porter dans son cabinet de travail, au milieu de ses livres. C'est là qu'il s'est éteint entre son fils Georges, et son neveu Charles Lachaud, tous deux avocats, et son gendre M. Sangier.

M<sup>e</sup> Lachaud restera une figure de ce temps. Sa bonne humeur, sa verve aimable, son caractère excellent lui avaient créé des amis dans tous les partis. Nommé membre du conseil de l'ordre des avocats, il était chevalier de la Légion d'honneur. En 1869 et en 1877, il se présenta sans succès aux élections législatives.

Les obsèques de M<sup>e</sup> Lachaud ont eu lieu mardi dernier, à l'église Saint-Germain-des-Prés, trop petite pour, la triste circonstance, car tout ce que Paris compte d'illustrations dans tous les partis s'y était rendu, sur le simple avis des journaux, aucune lettre de faire part n'ayant été adressée, selon le désir du défunt.

M. Grévy, l'impératrice Eugénie, le prince Napoléon s'étaient fait représenter.

MM. Rousse, Rouher, Falateuf et Desmarest tenaient les cordons du poêle.

Les ministres Devès, général Billot et Cochery étaient là; les sénateurs, les députés, les différentes cours de justice, le barreau, la presse étaient représentés par leurs membres les plus éminents.

Le témoignage de si hautes sympathies est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la mémoire de M. Lachaud. Nous tenons à l'enregistrer.



LE DÉJEUNER—TABLEAU DE M. PHILIPPE ROUSSEAU

## UN NOUVEAU TROPPMANN

Le 2 courant le village de Little Rideau (Ont.) et les environs viennent d'être jetés dans une consternation bien naturelle par la nouvelle qu'une série de crimes venait d'ensanglanter cette paisible paroisse.

Un des plus respectables résidents de l'endroit, M. Wm Ruggles Cook et sa famille, avaient depuis trois mois à leur emploi un jeune Anglais du nom de Frédéric Mann, arrivé de Londres depuis peu.

Dans la matinée de ce jour la nouvelle se répandit que le domestique en question avait assassiné toute la famille Cook. Mais voici les faits tels que recueillis sur les lieux par un correspondant.

Le meurtrier, vers cinq heures du matin, pénétra dans la chambre de la jeune Emma Cook, et l'étrangla avec une corde.

Madame Cook, attirée par le bruit, entra dans l'appartement et reçut la mort de la même manière.

Mann, que ces deux meurtres rendaient plus furieux encore, alla ensuite trouver M. Cook à la grange et le tua à coups de hache. Le malheureux a eu la tête littéralement hachée par morceaux.

L'assassin, toujours armé de sa hache, retourna à la maison et s'attaqua d'abord à George Cook qui dormait encore.

George reçut deux terribles blessures à la tempe et l'agonie n'a duré que quelques minutes. Ce fut ensuite le tour de l'autre fils, William, qui reçut un coup de hache sur la cuisse. Bien que gravement blessé, il sauta cependant sur son assaillant et une lutte s'engagea. Ses deux sœurs, attirées par le bruit, vinrent à son secours.

Dans la lutte Maggie s'empara de la hache. Mann prit alors une lampe, frappa Fannie à la tête et se sauva par l'escalier. Les deux courageuses filles le suivirent et voulurent lui barrer le passage. Mann les frappa avec un tisonnier et s'enfuit. Un passant attiré par les cris, pénétra dans la maison avec quelques autres personnes et vit l'assassin traverser la rivière et s'enfuir dans la direction de St-Philippe, où il y a une gare du Pacifique Canadien.

Voici la liste des victimes :

M. R. W. Cook, mort.

Mme Cook, morte.

Mlle Emma Cook, morte.

M. George Cook, mort.

M. Wm Cook, mortellement blessé.

Mlle Fannie Cook, gravement blessée.

Mlle Maggie Cook, légèrement blessée.

Mann a été arrêté par le détective Latour, de Lachute. Il était en compagnie d'un autre jeune homme dans un établissement français, à quelques 10 milles à l'est de Lachute.

Le meurtrier est un jeune homme d'environ 17 ans et a tellement l'air inoffensif qu'on a peine à se former de lui l'idée d'un assassin.

## NOTES COMMERCIALES

(Du *Mondeur du Commerce*)

Les exportations de bois par Halifax, en 1882, ont dépassé celles de 1881 de 44,000,000 de pieds, soit une augmentation de 190 pour cent.

La Virginie enverra sur le marché 2,000,000 de minots de *peanuts*. Le Tennessee 500,000 et la Caroline du Nord 125,000.

La compagnie de lumière électrique Edison a choisi Hamilton pour y établir ses ateliers de construction d'appareils destinés au Canada.

Les opérations ont commencé aux plomberies de Kingston; jusqu'ici le minerai indique qu'il sera facilement travaillé.

Les carrières de plâtre de Smoot & Cie., à Newport, Nouvelle-Ecosse, emploient environ 40 hommes et 30 chevaux. L'exportation de cette saison s'est élevée à 7,000 tonnes.

Suivant le rapport de la Chambre de Commerce, le commerce étranger des Etats-Unis estime que la production industrielle de nos voisins s'élève à \$6,000,000 ce qui donne par tête pour la population totale \$120 et par tête de la population travaillante et commerçante \$360 par an.

Un chimiste français prétend avoir découvert le moyen de tuer le phylloxéra. Il s'agirait simplement d'incuber les plants de vigne avec le principe toxique du phénol. La plante n'est pas attaquée et l'insecte meurt faute de nourriture.

M. Jablochkoff, l'inventeur de la chandelle de ce

nom, qui a donné une si grande impulsion à l'emploi de la lumière électrique, vient d'inventer un moteur électrique pour machine à coudre dont les industriels américains semblent être satisfaits.

La totalité des grains emmagasinés à New-York, Brooklyn et Jersey City, et en possession des chemins de fer s'élevait, au 23 décembre 1882, à 9,563,535 minots, contre 11,502,742 à la même date en 1881 et 9,555,406 en 1880.

## NOUVELLES DIVERSES

—On annonce la mort de M. Remington, l'inventeur du fusil qui porte son nom.

—Sait-on combien il y a eu de jours de pluie l'année dernière à Paris? "Deux cent huit!"

—M. Faucher de St-Maurice, député de Bellechasse, annonce qu'il prend la rédaction du *Journal de Québec*.

—Le gouvernement français serait décidé de maintenir les aumôniers encore existants dans les hôpitaux de Paris.

—Léger tremblement de terre à Belleville, Ontario, vendredi dernier, et forte secousse dans le nord de l'Ohio dimanche matin.

—Les citoyens de Lyon, France, ont envoyé une souscription de \$10,000 au fonds destiné à la création d'un hôpital en mémoire de Garafield.

—Il paraît qu'on vient de découvrir un immense dépôt de charbon au pied des Montagnes-Rocheuses. On ne finira jamais de trouver de nouvelles richesses dans notre Nord-Ouest.

—A l'occasion des funérailles de Gambetta, le maire Edson, de New-York, a décidé que les drapeaux américain et français soient arborés à mi-mât sur l'Hôtel-de-Ville de New-York.

L'ex-échevin Généreux sera candidat dans le quartier Centre, MM. Allard et Dufresne s'étant généreusement effacés en sa faveur. Il est probable qu'il sera élu par acclamation, toute opposition étant inutile.

—Quarante Chinoises sont arrivées la semaine dernière par le steamer *Volmer*. Trente-deux de ces femmes ont été vendues à des Chinois résidant aux Etats-Unis. Les femmes ont traversé la frontière déguisées en sauvagesses.

—M. Boucher, curé de la Rivière-du-Loup, se relève promptement de la grave maladie dont il a souffert dernièrement. M. Boucher est, comme on le sait, un des vétérans du sacerdoce. Il a célébré récemment son cinquantième anniversaire de prêtrise.

—M. Victor Barbeau, de Laprairie, passait en voiture avec ses trois enfants, près du chemin de fer de Saint-Jean, lorsqu'arrivé à la jonction de Champlain, le cheval eut peur d'un convoi. La locomotive n'a pas frappé la voiture, mais le contre-coup avait jeté le plus jeune enfant à terre et on l'a ramassé mort.

—Les élections annuelles de la Société Saint-Jean-Baptiste de New-York ont eu lieu avec le résultat suivant: Président, Etienne Lebel; Vice-président, Téléphore Chagnon; Sec.-archiviste, L. J. B. Normandin; Sec.-correspondant, Joseph Fournier; Trésorier, Stanislas Viau; Com.-ordonnateur, François Thériault; Directeurs: P. M. Leprohon, W. Lauthier, Charles A. Ouimet, Ed. Falardeau, Moïse Davis.

—Le jugement dans l'élection du comté de Montmagny a été rendu par les honorables juges Routhier, Plamondon et Angers en faveur de M. Bernachez, libéral, qui a été déclaré élu par 23 voix de majorité. Le tribunal a été unanime à porter ce jugement.

—L'élection de M. Gagnon, du comté de Kamouraska, vient d'être annulée, chaque partie payant ses frais.

L'élection de Nicolet est annulée, M. Houde payant tous les frais.

## Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

## LES ECHECS

Montréal, 11 janvier 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure.

## SOLUTIONS JUSTES :

No. 338. — MM. E. Legault, Ottawa; N. P., Sorel; H. Lupien, J. Maurien, L. Durgis, M. Lafrenais, P. Fabien, Montréal; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudieu, Québec; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; H. Bégin, Ottawa; F. Gingras, Trois-Rivières; L. O. P., Sherbrooke.

## PETITES NOUVELLES.

—Dans le match Sellman-Steinitz, ce dernier gagne 2 parties contre 0, et 3 ont été nulles.

—A Baltimore, M. Steinitz a joué simultanément 30 parties: il en gagné 27, perdu 1, et 2 nulles.

—Le *Daily Witness*, de cette ville, publie depuis quelques semaines une intéressante colonne d'échecs, sous l'habile direction de M. J.-G. Ascher. Nous lui souhaitons la bienvenue.

—Nous avons appris avec regret, dit la *Vie Moderne*, la mort de M. Leprettel, célèbre compositeur de problèmes, qui a obtenu un très grand nombre de prix dans les concours à l'étranger. M. Leprettel s'est éteint à Marseille, sa ville natale, emportant l'estime de tous ses amis.

Nous publions aujourd'hui un problème couronné du regrettable défunt, et nous invitons les amateurs à étudier ce piquant problème.

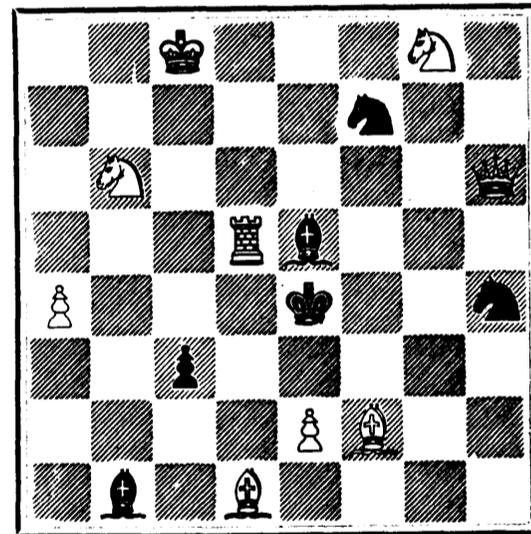
—A la onzième assemblée de l'Association d'Échecs du Canada, qui a eu lieu au Windsor Hotel, les messieurs suivants ont été élus officiers pour l'année courante: Président, Geo. Casey, M.P., Ottawa; Vice-présidents, Dr Hulbert, F.-X. Lambert, Ottawa, Dr Howe, Montréal; Directeurs, Professeur, J.-B. Cheriman, G. Taylor, T.-C. Larose, Ottawa; Prof. Hicks, J. Barry, J.-G. Ascher, Montréal; C.-P. Champion, Québec; Dr I. Ryall, Hamilton.—Sec.-Trésorier, W.-H. Morgan, Ottawa. La prochaine réunion de cette Association aura lieu l'hiver prochain dans la capitale.

## PROBLEME No. 339.

Composé par M. LEPRETEL, Marseille (France).

Ce problème a obtenu le premier prix du concours de *Brentano's Chess Monthly*.

NOIRS.—6 pièces.



BLANCS.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

## SOLUTION.—No. 338.

Blancs.	Noirs.
1 T 2e C D	1 F 1er F
2 T 7e C	2 F pr. T
3 R pr. F, échec déc. et mat.	
	Si :
2 R 6e C	1 R pr. P
3 T pr. F, échec et mat.	2 R pr. P
	Si :
2 R 7e C, échec déc.	1 F 4e C
3 T pr. F, échec et mat.	2 F 3e T

## Mariage

En cette ville, le 9 courant, à l'église Notre-Dame, par l'abbé Lévesque, M. Napoléon Tourangeau à Mlle Corinne Paquin, fille de M. Isidore Paquin, commis-voyageur. Nos meilleurs souhaits à l'heureux couple.

**La Consommation guérie.**—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et nul par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NORRIS, 148, Power's Block, Rochester

VARIÉTÉS

Un coulisier, sortant de chez un chanteur, tient dans la main une liasse de billets de banque.

Le vent en emporte un, lequel est saisi au vol par un quidam qui se sauve ensuite à toutes jambes.

Il est rattrapé par un sergent de ville qui lui dit : " Vous venez de vous rendre coupable d'un vol."

—Oh! non, dit-il, d'un vol au vent.

Souvenir.

Un jour, à la dernière exposition universelle, Dumas fils se présente au guichet, et va pour passer.

—Pardon, pardon, bougonne le préposé à l'entrée, votre carte.

—Je l'ai dans ma poche, dit le célèbre auteur dramatique.

—Montrez-la.

—Voyons, ce n'est pas la peine; vous ne me reconnaissez donc pas?... Dumas fils.

—Très bien, répond l'employé, passez, mon garçon.

Le jeune Gontran, retour de Nice, où il a passé trois mois, rencontre la petite Cascarinette, qu'il n'avait pas vue depuis son départ.

—Tiens, bonjour, dit la douce enfant comment vas-tu? As-tu gagné?

—Mais oui, pas mal.

—Tant mieux; mais comme c'est vilain de ne pas m'avoir écrit.

—Mais je n'avais pas ta nouvelle adresse.

—Raison de plus, il fallait m'écrire pour me la demander.

En province, au café du Théâtre, le premier comique de la troupe se livre, à la grande joie des consommateurs, à une série d'imitations.

Il imite le directeur du théâtre, le chef d'orchestre, etc.

—Ah! monsieur Z... s'écrie tout d'un coup le maître du café, si vous pouviez imiter ceux qui me payent leurs notes!

Une femme de la Halle, à Paris, assistait à une représentation gratuite à l'Opéra. Entendant un chœur, elle s'écria :

—Voyez-vous ces misérables! parce que c'est une représentation pour le pauvre peuple, ils chantent tous ensemble pour avoir plus tôt fini.

Balzac était voisin du prince Z... et venait souvent, en négligé du matin, lui faire visite, et se promener avec lui dans le jardin.

Un jour Balzac trouva chez son voisin une nièce du prince. Balzac s'excusa sur sa mise négligée.

—Monsieur, lui répondit spirituellement la jeune femme, quand j'ai lu vos livres, je ne me suis jamais inquiétée de la reliure.

Son maître envoie Calino porter une lettre à la poste.

—Il lui donne six cents pour mettre double affranchissement, à cause du poids de la missive.

Calino revient et rend trois cents à son maître.

—Tu n'as pas mis deux timbres, demande ce dernier?

—Inutile, ajoute le domestique d'un air fin, je me suis caché pour la glisser dans la boîte.

La petite Lili à sa mère :

—Maman, qu'est-ce que ça veut dire divorcer?

—Mon enfant, ça veut dire que deux choses s'en vont chacune de son côté.

Quelques jours après, au milieu d'un grand dîner, Lili prend la parole et, d'un air gracieux :

—Maman à des cheveux qui divorcent avec sa tête!

JEU DE DAMES

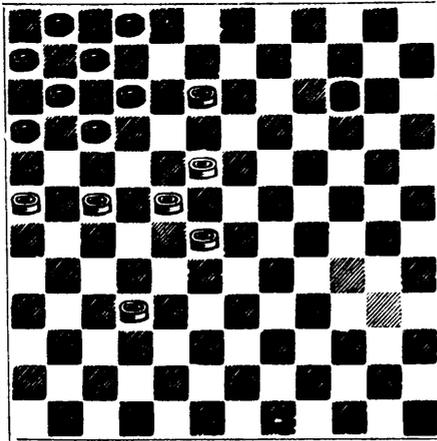
Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

Depuis longtemps on nous prie de continuer la série de problèmes sur le jeu de Dames, que nous avons commencé à publier il y a quelques années, et que le manque d'espace nous obligea de suspendre. Les amateurs apprendront avec plaisir qu'à dater de cette semaine nous publierons des problèmes sur la partie de dames qui se joue en France et sur celle qui se joue au Canada.

PARTIE CANADIENNE

PROBLÈME No 1

NOIRS



BLANCS

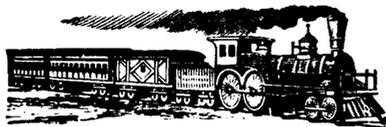
Les Blancs jouent et gagnent

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Train route and time. Includes routes like 'Part de Pointe Lévis', 'Trois-Pistoles', 'Rimouski', 'Campbellton', 'Dalhousie', 'Bathurst', 'New-Castle', 'Moncton', 'Saint-Jean', 'Halifax' with corresponding departure times.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 29 Nov. 1882.

BULLETTIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

JANVIER 1883

Table of monthly rates for telegrams and mail. Columns include 'Distribuées', 'Dépêches', 'Fermées', and 'A. M. P. M.' with various routes like 'Ontario et Etats de l'Ouest', 'Québec et Provinces Maritimes', 'Dépêches Locales', and 'Etats-Unis'.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & CIE., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur. 1 machine patenée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes.

MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R. L.L.D. BRNJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c

caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les Imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & SONS, boîte 23, Northend St.